

Histoire de l'OSE – Les Maisons d'enfants de l'OSE

Les maisons d'enfants de l'OSE, Katy Hazan

Plusieurs milliers d'enfants sont passés dans les maisons de l'OSE pendant la guerre. On peut maintenant esquisser leur histoire en partant d'une logique spatio-temporelle. Mais, il faut garder présent à l'esprit que ces maisons ne représentent qu'une étape dans la stratégie de sauvetage mise en place par l'OSE dès 1938. En effet, elle ouvre des maisons dans la région de Montmorency après la Nuit de cristal pour accueillir des enfants d'Allemagne et d'Autriche.

Lorsque la guerre éclate, il s'agit de mettre à l'abri des centaines d'enfants de la région parisienne qui fuient les bombardements. Ce sont les 300 enfants des maisons de Montmorency auxquels il faut ajouter ceux que les parents, juifs étrangers pour l'essentiel, en majorité polonais, souvent démunis confient à l'organisation.

Ces enfants partent en train dans les trois châteaux de la Creuse : Chaumont, Chabannes, Le Masgelier que la direction a trouvé, après un voyage de reconnaissance entrepris par Jacques Bloch et Elisée Cogan¹, grâce à des relais sur place comme Felix Chevrier, homme politique bien introduit localement et futur directeur de Chabannes. D'autres enfants vont à Boulouris, puis à Saint-Raphaël, autre région hospitalière. Les plus grands de Montmorency qui n'avaient pas eu l'autorisation de se déplacer arrivent en catastrophe au château de Montintin, dans l'Allier, en juin 1940, juste avant l'entrée des Allemands dans la capitale.

Ce sont en général de grandes maisons de maître, avec un parc, souvent à l'abandon qui sont louées et aménagées rapidement avec le strict nécessaire². D'où le désarroi des enfants qui arrivent dans des lieux qui leur semblent tristes ou inhospitaliers ou encore sales et abandonnés.

¹ Témoignage d'Elisée Cogan, juin 2005

² Témoignage d'Emma Loinger-Lederer 2006

Les 14 maisons ouvertes entre 1939 et 1943 sont toutes dans la zone sud. Elles fonctionnent en même temps dans une stratégie d'ensemble complexe. Certaines sont plus stables que d'autres, mais les enfants peuvent passer de l'une à l'autre en fonction de l'âge et des dangers momentanés.

Les effectifs varient, rythmés par des allers et venues incessants au gré des événements. Ainsi, ceux de Chabannes augmentent avec l'arrivée d'une trentaine de jeunes garçons Allemands venus de Berlin, juste avant la déclaration de guerre et regroupés par le Comte Hubert de Montbrison au château de Quincy-sous-Sénart, puis confiés à l'OSE. Après l'exode, certains enfants remontent à Paris chez leurs parents, mais la majorité reste, d'autant que des familles entières viennent trouver refuge dans ces départements et s'installent dans la Creuse près de leurs enfants.

Au début de l'année 1940, l'Allier accueille d'autres enfants, les plus religieux au château des Morelles ouvert par le rabbin Zalman Schnershon. L'OSE récupère également, en 1941, les jeunes de la maison de la Guette, ouverte avant la guerre par la baronne de Rothschild et repliée à la Bourboule sous la direction de Flore Loinger.

Un noyau directeur coordonne l'ensemble à partir de Montpellier. Il s'agit de l'ancienne équipe russe Lazare Gurvic, Valentine Cremer, bientôt rejointe par Germaine Masour, en lien avec le Dr Tschlenoff à Genève où se trouve le nerf de la guerre. Elle délègue à Jacques Bloch, installée au Masgelier, la responsabilité et l'inspection des premières maisons d'enfants, tandis qu'Elisée Cogan est chargé du ravitaillement général.

Mais la direction prend soin d'avoir des interlocuteurs bien placés auprès des autorités préfectorales : ainsi dans la Creuse Felix Chevrier est au poste de secrétaire général de l'OSE, en même temps qu'il dirige la maison de Chabannes. Lorsque l'OSE est officiellement intégrée à l'UGIF dans la 3^e direction santé, ce poste revient à Joseph Millner, mais Felix Chevrier restera un médiateur utile, sinon une couverture essentielle vis à vis des autorités.

En 1941 et surtout en 1942, le nombre d'enfants confiés à l'OSE augmente de façon spectaculaire, car pour la direction un autre travail commence. Andrée Salomon coordonne la sortie des enfants de Juifs étrangers internés dans les camps du sud de la France, Agde, puis Rivesaltes, Gurs et Nexon, Les Milles, Douadic. L'Hérault devient une plaque tournante avec la maison de Palavas-les-Flots où les enfants sortis des camps se refont une santé, munis de certificats d'hébergement fournis par une administration complaisante³. Ils n'y restent que quelques jours ou quelques semaines, le temps de trouver des places ailleurs. Les arrestations et les rafles de 1942 accélèrent le processus, ainsi la colonie de vacances d'Ussac devient une maison définitive.

Les premières maisons ne suffisent plus, il faut en ouvrir d'autres, toujours dans les mêmes départements où les autorisations préfectorales sont faciles à obtenir. C'est dans la région de Limoges que se trouve l'ensemble le plus cohérent avec l'internat, la pouponnière et la maison de Poulouzat, pour les préscolaires. Depuis décembre 1942, il existe à Limoges même un bureau de l'OSE, avec l'équipe de Julien Samuel venue de Marseille, un relais important avec le rabbin Deutsch et une autorité préfectorale bienveillante, le sous préfet Dauphin, ami personnel de Robert Job et Gaston Levy.

En fait l'implantation des maisons suit la traque des Juifs et l'itinérance de la direction. C'est dans la zone italienne que s'implantent les dernières maisons ouvertes par l'OSE, à Moutiers-Salins et Saint-Paul en Chablais.

L'OSE s'est préoccupée d'ouvrir des maisons, dites « de stricte observance ⁴ » ou traditionalistes, comme Broût-Vernet, Le Couret, Ussac ou Poulouzat pour accueillir les enfants de familles religieuses internées. Mais il faut y voir aussi un changement notable dans la direction. Lorsqu'à la fin de l'année 1942, l'OSE est obligée de se séparer de son

³ Il s'agit du préfet Bénédicti et de ses adjoints Ernst et Roger Fridrici

⁴ Terme employé à l'époque pour distinguer les maisons laïques des maisons pratiquantes où la nourriture était caschère.

personnel étranger, ce sont les Juifs français souvent d'origine alsacienne qui prennent le relais, comme Robert Job qui devient inspecteur général des maisons, Jacques Cohn, inspecteur pédagogique et Gaston Levy, inspecteur médical. Mais on pourrait aussi citer Alain Mosse, ancien cadre préfectoral au bureau de Chambéry à partir de 1943. Les 250 employés de l'OSE, cadres, médecins, assistantes sociales bénéficient d'une carte de légitimation de l'UGIF qui leur permet de circuler et une certaine protection du moins jusqu'en 1943, date à laquelle les Allemands arrêtent aussi les Juifs français.

Existe-t-il un projet pédagogique cohérent pour l'ensemble ?

Le terme est sans doute un peu fort, mais on distingue des préoccupations fortes impulsées par la direction et une grande latitude laissée aux directeurs des maisons.

Peut-on dire que chaque maison avait son propre projet pédagogique ? Certes non, même si les maisons laïques se distinguent des autres, et si le personnel d'encadrement imprime sa marque. Les trois premiers châteaux sont dirigés par des éducateurs antifascistes ou militants bundistes de la première heure, idéalistes et enthousiastes qui ont su communiquer aux enfants leur optimisme et leur permettre de ne pas désespérer. Les maisons religieuses sont plus strictes, mais ont permis à des enfants coupés de leurs familles de rester eux-mêmes et de vivre une vie juive en toute liberté.

La diversité de ses maisons montre que l'OSE est une œuvre juive pluraliste, fidèle aux orientations médico-sociales des origines .

Malgré les vicissitudes de la guerre et le manque de nourriture, les rapports médicaux pour chaque maison montrent le souci constant de veiller à l'hygiène, d'enrayer les épidémies et de suivre les courbes de croissance des enfants. Grâce à l'action de Georges Loinger, dépêché par la

direction à partir de la fin de l'année 1941, des moniteurs sportifs sont formés pour développer les capacités physiques des enfants. Des compétitions sportives sont organisées à l'intérieur des maisons, puis entre les maisons pour leur éviter de vivre dans la psychose de l'enfermement.

Quelque soit l'orientation de la maison, l'encadrement cherche à occuper le mieux possible les enfants, même si certaines maisons y ont réussi mieux que d'autres en fonction des individus. Il faut essayer de donner à tous une instruction primaire, si possible dans le village ou secondaire en organisant des cours dans la maison même. Les potagers installés dans toutes les maisons permettent d'initier les enfants à des travaux collectifs permettant d'améliorer le quotidien. Enfin des ateliers d'apprentissage de menuiserie ou de cordonnerie ouverts par l'ORT ont donné aux plus grands une formation technique utile pour l'avenir.

Ces activités permettent également de s'insérer dans le milieu local, autre souci de la direction. Contrairement à ce qu'on a pu dire l'isolement géographique n'est pas le critère d'installation premier de ce dispositif. Les maisons ont été ouvertes dans la légalité la plus absolue, tout le personnel et les enfants étant répertoriés. Elles ne vivent ni en autarcie, ni cachées.

L'approvisionnement ne posait pas de gros problèmes grâce aux échanges avec les fermes environnantes, d'autant que le personnel de cuisine et d'entretien était recruté sur place et que souvent les adolescents allaient travailler, chez le boulanger ou l'artisan du coin, quand ils n'aidaient pas aux travaux des champs saisonniers. Les échanges s'amplifient avec les ateliers de l'ORT car la matière première est fournie sur place et les objets fabriqués sont vendus lors des foires ou des fêtes de charité des villages.

Malgré la méfiance instinctive des paysans vis à vis des étrangers et l'antisémitisme latent dans certaines régions, le personnel des maisons, au fort accent étranger est bien accueilli au bourg et des mariages sont même célébrés sur place.

Les rapports avec le milieu scolaire n'ont pas, non plus, posé

de gros problème, soit qu'une classe fût ouverte à l'intérieur de la maison, soit que les enfants aillent à l'école communale. Les instituteurs, touchés par leur détresse, s'attachent souvent à eux, parce que les enfants des maisons sont de bons élèves. Mais une certaine concurrence s'établit avec les autres élèves car « ceux du château » raflent les premières places au certificat d'études.

Enfin les directeurs ont toujours cherché à développer les liens avec ce milieu local. Ils étaient en contact direct et permanent avec l'administration, la mairie, la poste, les écoles. Les gendarmes étaient particulièrement soignés, soit directement comme à Broût-Vernet où ils venaient régulièrement, invités par le directeur, soit parce qu'ils eurent à cœur d'aider et de prévenir lors des arrestations comme à Chabannes.

Mais ces rapports de bon voisinage n'ont empêché ni les rafles, ni les arrestations individuelles qui déstabilisèrent beaucoup les enfants et la peur revient dans beaucoup de récits.

Il s'agit donc d'un dispositif cohérent, ordonné et complémentaire qui permet souplesse et porosité même si l'on observe une certaine rigidité ou résistance des directeurs de maisons au moment du passage à l'illégalité. Il se passe plus d'un an entre le moment où le dr Joseph Weill engage Georges Garel pour mettre sur pied le réseau qui porte son nom et la dispersion totale des enfants. D'ailleurs les maisons n'ont jamais fermé complètement. Le circuit Garel est opérationnel au début 1943 dans la région de Toulouse et s'étend à l'ensemble de la zone sud⁵ dès l'été 1943. L'ordre de basculer dans la clandestinité vient en février 1944, après l'arrestation de tout le bureau de Chambéry par les hommes d'Aloïs Brunner. Comme l'a remarqué Serge Klarsfeld, la chance a voulu que ce ne soit qu'en avril 1944 que Brunner décida la liquidation des foyers d'enfants juifs, ceux de Paris

⁵ A l'exception des départements côtiers interdits en novembre 1942 et de la région de Nice où les enfants sont cachés par un autre réseau, celui de Moussa Abadie,

ou celui d'Izieu. « A cette date l'OSE avait dispersé la très grande majorité des enfants de ses principales maisons, qui d'ailleurs ne furent pas la cible des Allemands, puisqu'aucune tentative du style de la liquidation de la maison d'Izieu n'eut lieu dans une autre région.⁶ »

Les enfants dits « aspécifiques » sont évacués des maisons après avoir changé d'identité grâce à des assistantes sociales dirigées par Andrée Salomon. Ils sont alors, confiés à des équipes départementales, cloisonnées et elles-mêmes munies de faux papiers et d'une couverture professionnelle irréprochable. Ces toutes jeunes convoyeuses parcouraient en train, ou à bicyclette, inlassablement chaque région pour cacher les enfants, payer les nourrices ou trouver de nouvelles planques. Le concours d'œuvres non-juives, laïques ou religieuses, les familles d'accueil citadines ou campagnardes, la mobilisation de ceux que l'on appelle maintenant « les Justes » expliquent l'efficacité du réseau. Il permit de mettre à l'abri plusieurs milliers d'enfants, sans compter ceux qui, plus repérables ont été envoyés aux Etats-Unis de manière légale, puis en Suisse ou en Eretz Israël, via l'Espagne.

Nous avons entrepris de faire une étude exhaustive et chronologique des maisons de l'OSE, en partant pour chaque maison d'une fiche signalétique, plus ou moins détaillée en fonction des documents disponibles et des témoignages. Le traitement est donc inégal, mais les photos d'époque redonnent vie à ces lieux chargés d'espoir. Tel un album de famille se déroulent les maisons de Montmorency, puis l'ensemble intitulé « la vie de châteaux », celui réuni autour « des enfants sortis des camps », pour terminer par celles de la zone italienne.

⁶ Serge Klarsfeld, *Journal de Louis Aron, directeur de la Maison israélite de refuge pour l'enfance, 1939-1944*, FFDJF, 1998.

LES MAISONS DE MONTMORENCY

Les enfants réfugiés d'Allemagne et d'Autriche

La petite Colonie

« Colonie de jour »

Villa Helvetia

6 rue de Valmy

95 160 Montmorency

Maison « Les Tourelles »

95 230 Soisy-sous-Montmorency

Villa « La Chesnaie »

95600 Eaubonne

Directeur : Ernst Papanek et sa femme Lenne

Secondé par Margot Cohn pour la villa Hélivétia

Et Anna Krakowski pour la maison d'Eaubonne

Montmorency a vu, tout au long de ces moments tragiques de la 2^e Guerre mondiale, passer de nombreux enfants juifs. Son cadre protégé dans cette partie de la région parisienne explique la quantité de maisons de maître assez grandes pour accueillir des collectivités d'enfants, ce qu'elle fit dès l'immédiat avant guerre.

En 1934, déjà l'OSE y installe, grâce aux libéralités de la baronne Pierre de Gunzburg, une colonie de jour pour une trentaine d'enfants (d'âge préscolaire) de juifs immigrés déshérités. Il s'agit pour l'OSE d'y inculquer les principes d'hygiène de base et d'essayer de réparer les fractures identitaires dues aux traumatismes de l'exil et des persécutions naissantes. En effet, l'OSE s'est fixée comme objectif prioritaire de venir en aide aux populations juives

en difficulté qui arrivent par vagues successives. Et la misère est si grande dans ces familles d'immigrés que l'OSE veut ouvrir un patronage innovant où l'on mettrait l'accent sur l'hygiène de vie.

Mais l'histoire lui fait changer de cap. L'OSE se mobilise pour les enfants d'outre-Rhin. Après la Nuit de cristal (1938), dans les locaux de « la petite colonie » viendront de plus en plus nombreux des enfants allemands ou autrichiens. C'est à cette époque, également qu'apparaît la nécessité d'héberger des enfants plus âgés arrivés individuellement, que des parents prévoyants font partir de l'autre côté du Rhin et qui sont accueillis par Andrée Salomon à Strasbourg. Grâce à la mobilisation de plusieurs comités, ces enfants obtiennent l'autorisation de venir en France à condition que leur subsistance soit assurée jusqu'à leur majorité.

Les bruits de bottes se font de plus en plus précis et les enfants étrangers de langue allemande sont mal accueillis. A l'école, on les traite de boche et beaucoup ont besoin d'être protégés.

L'OSE fait appel à un pédagogue juif autrichien pour diriger les maisons de Montmorency. Militant de l'internationale socialiste, il était arrivé en France en 1937. Il met en pratique ses méthodes d'éducation nouvelles expérimentées

dans la jeune république autrichienne.

Ils sont 304 enfants répartis dans quatre maisons. Une vingtaine, les plus fragiles partent directement au bord de la mer à Ares et Arcachon. Il en reste donc 283 à répartir dans les maisons au fur et à mesure de leur arrivée entre la fin de l'automne 1938 et la déclaration de guerre de septembre 1939.

L'origine et la situation sociale permettent de distinguer trois groupes. Dès février 1939, une centaine d'enfants sont installés dans la « **Villa Helvétia** », ils venaient directement d'Allemagne ou de l'Assistance médicale aux enfants réfugiés, liée au CAR (Comité d'action pour les réfugiés). En moins de trois semaines, tous les aménagements nécessaires furent achevés grâce à la bonne volonté d'un groupe d'adultes émigrés. Margot Cohn secondait Papanek pour la bonne marche de la maison. Elle était jeune, dynamique et à l'écoute des enfants.

Les plus orthodoxes, arrivés en ordre dispersé sont installés au **château de la Chesnaie** à Eaubonne, sous la direction administrative d'Anna Krakowski.

En août 1939, **la maison des Tourelles** à Soisy-sous-Montmorency est prête à accueillir une cinquantaine d'enfants du paquebot le Saint-Louis qui devait accoster à

Cuba⁷. Elle est inaugurée dans les premiers jours de la guerre et abrite l'école. Les plus religieux vont à Eaubonne. 27 enfants du Saint-Louis ont été accueillis par l'OSE qui va les chercher à Boulogne-sur-mer, tandis que leurs parents sont dispersés et malheureusement internés dans différents camps français. 18 seront placés dans les maisons de la Creuse et de la Haute-Vienne, en particulier à Montintin⁸.

L'hétérogénéité du groupe rend le travail pédagogique très complexe.

Les "Cubains" sont des enfants de Juifs allemands très intégrés, archétypes des classes moyennes tandis que les "Robinsons" enfants de sociaux-démocrates allemands, viennent d'un camp d'été des faucons rouges⁹ au Plessis-Robinson (Hauts-de-Seine), très politisés et pour la moitié non-juifs. Dernière différence, les "Robinsons" ont leurs parents pour la plupart des réfugiés politiques.

⁷ Voir Diane Afoumado, *Exil impossible, l'errance des Juifs du paquebot Saint-Louis*, l'Harmattan, 2005. Le bateau quitte Hambourg le 13 mai 1939 avec à son bord 937 passagers pour Cuba. Il débarque à Anvers (Belgique) le 17 juin 1939. Une conférence quadripartite comprenant la HICEM, le Joint et les pays européens qui acceptent d'accueillir ces réfugiés juifs se répartissent les passagers. 224 viennent en France (ils sont en fait 215 dans la liste officielle) dont 65 seront déportés à Auschwitz. (un autre chiffre parle de 78).

⁸ Voir la liste complète des enfants dans Diane Afoumado, *op.cit.*, p.218-219.

⁹ Les faucons rouges étaient regroupés dans l'International Falcon Movement, organisation de jeunesse socialiste autrichienne créée au début du XXe siècle par le pédagogue Anton Afdritsch, autour des valeurs de la mixité, de l'autodiscipline et de l'autogouvernement. Ils se développent en 1918 pour former les cadres de la république socialiste autrichienne. Un nouveau mouvement de la jeunesse sociale-démocrate est créé en 1925 par Anton Tesarek, il sera dissous en 1934. Les Faucons rouges organe de la jeunesse socialiste apparaissent en France en 1930.

Tous ces enfants devaient se plier brusquement aux destinées communes à tous les exilés : l'entrée dans une autre culture et une autre langue, le réapprentissage de l'étude après avoir été privés de tout travail ordonné. Mais surtout comment dépasser le choc psychique dû à la séparation des parents ? Cette question était au centre des préoccupations pédagogiques de l'équipe.

Après avoir été humiliés par les persécutions nazies dans leur pays, ces enfants avaient besoin de redonner un sens à des valeurs bafouées : courage, loyauté, responsabilité, dignité. Une petite fille raconte que, debout au fond de la classe, elle a servi de cobaye pour que les autres déterminent les caractéristiques des traits juifs. Une autre, une petite rousse aux yeux noirs, demande en arrivant à Montmorency, si les enfants juifs ont le droit de jouer dans le parc. Certains, très assimilés, attirés par les jeunesses hitlériennes manifestent de la honte d'être juif. Enfin, ils ont vu, pour la plupart leurs parents humiliés ou arrêtés.

Souder les enfants entre eux, les socialiser pour constituer des communautés ; remettre au travail scolaire des enfants de culture allemande, privés de surcroît, depuis plus d'un an, de tout enseignement régulier, tels sont les objectifs de

Papanek qui assure la direction de l'ensemble avec sa femme¹⁰.

Le premier objectif a été atteint en faisant collaborer les enfants à l'administration de leur foyer, le deuxième en mettant en place des méthodes individuelles d'apprentissage.

Chaque maison possède un économiste, une femme de service et des éducateurs, et fonctionne en co-administration pour tout ce qui concerne la vie quotidienne, exceptées la pédagogie et la gestion.

La co-administration devait permettre aux enfants d'assumer des règles d'autant plus librement consenties qu'ils furent partie prenante de leur élaboration. Une constitution écrite soumise par les adultes sous une forme brute servait de base à une discussion et une réécriture dans leurs termes. On peut lire dans son préambule : « Tous les enfants et tous les adultes vivant dans les homes de l'Union-OSE forment une communauté. Celle-ci régit la vie de chaque institution en participant démocratiquement à son administration. Cette petite communauté ne représente qu'une partie de la communauté des hommes. Les droits et les devoirs démocratiques incombent à chacun des membres, qu'il s'agisse d'une petite ou d'une grande communauté. Les libertés et les droits de chacun sont

¹⁰ Pour lui, il était important de cumuler et de coordonner les fonctions pédagogiques et administratives. Il chapeautait l'ensemble des maisons, mais il existait un ou une responsable pour chaque maison.

limités d'un commun accord. Ils doivent être conformes à ceux adoptés par l'humanité toute entière, à ceux du pays où nous vivons et à ceux de la collectivité à laquelle nous appartenons. »

Les plus âgés ont d'abord crié à la manipulation puis se sont piqués au jeu lorsqu'ils ont compris qu'ils avaient prise sur les situations, en particulier grâce à leur parlement. Lors de conseils de discipline¹¹ le fait de défendre et de juger leur semblable leur permettait de dépasser les actes de soumission de leur passé proche.

Il était important de maintenir des liens familiaux par le courrier, de veiller à ce que l'attachement aux éducateurs n'interfère pas avec l'amour filial et, comme le dit Papanek, les enfants attendaient des adultes "des interprétations positives des relations qu'ils entretenaient avec leur famille"¹². En effet, la plupart de ces enfants éprouvaient des sentiments contradictoires vis-à-vis de leurs parents, un mélange de fierté et de compassion pour leur angoisse et leur désespoir sous le joug nazi. Petit à petit, ils réalisèrent que leurs parents avaient tout accepté dans l'espoir de les sauver eux.

L'esprit communautaire dans les maisons, le tutoiement, mais surtout la relation de confiance avec les éducateurs, ont

¹¹ Ce concept était préféré à celui de tribunal d'enfants, considéré comme trop dur. On trouve la même réticence chez Kozschak qui en a théorisé les dangers.

¹² Ernst Papanek, *Les enfants de Montmorency*, *op. cit.* ; p. 4.

été des facteurs de cohésion pour rapprocher ces enfants de provenance différente¹³. Enfin, face aux humiliations et aux dangers à venir, il fallait fournir une autre alternative au fascisme. L'OSE se démenait également pour faciliter l'intégration de ces enfants. C'est ainsi que Germaine (Jenny) Masour, une des dirigeantes de l'OSE en zone sud pendant la guerre fut contactée pour jouer le rôle de marraine parlant l'allemand pour sortir ces enfants le dimanche. Elle choisit une jeune fille de 14 ans, mais la guerre interrompt ces projets¹⁴.

La scolarité est assurée pour 73 % des enfants par l'école publique et pour les autres à l'école de la maison des Tourelles avec l'objectif de préparer tout le monde au certificat d'études. Les enfants sont répartis en 6 groupes suivant l'âge avec des heures de jardinage, d'art appliqué et de cuisine. Enfin des ateliers de reliure et de maroquinerie devaient les initier à un éventuel apprentissage manuel et l'atelier de cordonnerie servait à réparer les chaussures de tous. On observe donc une attention particulière à l'enseignement professionnel avec une culture générale aussi élevée que possible, signe des temps troublés, mais

¹³ Selon Papanek, deux autres évènements ultérieurs eurent une répercussion constructive sur ces enfants : la révolte du ghetto de Varsovie qui leur a permis une identification positive dans une lutte inégale et l'attrait de la Palestine, *ibid.*, p. 4.

¹⁴ Voir Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE*, édit Fondation pour la Mémoire de la Shoah/ Le Manuscrit, 2006. C'est sans doute Valentine Cremer que Germaine Masour connaissait parmi le milieu des Juifs russes exilés en France qui lui fit connaître les maisons de Montmorency. Elle avait participé, au titre de l'OSE à la conférence pour la répartition des réfugiés du Saint-Louis.

également projet idéologique. Il fallait leur assurer un bon métier

Papanek s'appuie d'une part sur une méthode pédagogique inspirée du « plan Dalton » tenant compte de l'individualité de chaque enfant et dans un second temps sur "la Project Method" qui consiste à faire travailler les enfants sur des projets concrets, chacun suivant ses propres moyens. Ainsi raconte-t-il « un jour, nous apprîmes que le sous-marin américain, le Squalus avait sombré et que l'équipage avait péri malgré les efforts déployés pour le sauver. Cet événement fut l'objet de nos discussions incessantes. Nous estimions la distance entre notre maison et le lieu du sinistre, nous calculions la quantité d'oxygène nécessaire à la survie après un naufrage. Nous suivions les efforts des sauveteurs munis du nouveau « casque d'immersion » et parlions à ce propos de la pression hydraulique et de la vitesse d'écoulement de l'eau. Nous fûmes surpris par le manque de connaissances scientifiques des plus grands et par l'incompréhension des plus jeunes. Aussitôt, nous organisâmes des leçons de physique à la portée de tous¹⁵ »

Au moment de la déclaration de guerre, il fallut faire face rapidement : organiser les exercices de défense passive, habituer les enfants à descendre dans les caves aménagées avec eux, surmonter leurs peurs et leurs angoisses. Lors

¹⁵ Papanek, *Les enfants de Montmorency*, op.cit, p.7

d'une attaque aérienne, les plus âgés organisèrent une soirée musicale dédiée à Mozart et Beethoven pour chanter en cœur. Ainsi vécurent les enfants de Montmorency de septembre 1939 à juin 1940.

L'évacuation vers la zone sud prit plusieurs semaines. Le dernier groupe des grands, pour des questions de formalités administratives prit le dernier train qui partait de Paris. Certains garçons sont même partis à pied ou à bicyclette vers un lieu mystérieux, inconnu de tous, appelé Montintin.

Voici les légendes du CD par ordre chrono.

1 photo non cotée sépia : « La Petite colonie »

La " Colonie" ouverte par l'OSE à Montmorency en 1934 pour des préscolaires, sous la responsabilité du dr Françoise Blumine. Jusqu'en 1939 près de 1200 enfants y ont séjourné, durant des périodes plus ou moins longues. Il existait peu d'établissements de ce genre, hormis celui de Berck-plage, appartenant à « La Colonie scolaire ».

A partir de janvier 1939, elle reçoit un premier groupe de 50 enfants de l'orphelinat de Mannheim.

2 photo de « La Villa Helvétia »

Grâce au « Comité OSE de secours aux enfants d'Allemagne et d'Autriche », présidée par la baronne Pierre de Gunzbourg, cette maison est aménagée pour une centaine d'enfants, venus seuls de Berlin, Francfort et Vienne, à partir de février 1939.

3 photo avec les patates

« Les petites filles de Montmorency ».

Les 283 enfants sont réparties dans quatre maisons suivant leur date d'arrivée. Beaucoup d'enfants avaient été humiliés par les nazis. Une

petite fille, debout au fond de la classe a servi de cobaye, pour montrer les caractéristiques morphologiques de la « race juive ».

3 photo de Papanek

Au milieu d'enfants

Ernst Papanek (Vienne, 1900, New York, 1973)

Pour les plus jeunes, l'école était organisée dans la maison de Soisy-sous-Montmorency dite Les Tourelles. Son but, faire découvrir aux jeunes leur propre personnalité, éveiller leur esprit critique et les éduquer à la solidarité.

Biographie

Ernst Papanek est né le 20 août 1900 dans une famille de la petite bourgeoisie viennoise.

En 1916, il s'inscrit aux « Jeunesses ouvrières socialistes de l'Allemagne-Autriche », le (SAJDÖ) ; puis après son baccalauréat, en 1919, à l'université de Vienne pour des études de philosophie, de sociologie et de psychologie tout en poursuivant une formation pédagogique.

Il se marie à Vienne en 1925 avec Hélène Goldster. Ils ont deux garçons Gustav, né en 1926 et Georges en 1931.

Nommé Président du comité d'éducation autrichien en 1930, il conçoit et met en pratique des programmes de formation pour la jeunesse ouvrière.

Papanek milite au sein des Faucons rouges « Rote Falken », organisation de jeunesse socialiste, fondée en 1925

En 1932-33 Il est élu membre socialiste du conseil municipal puis de la diète de Vienne

Mais dès mars 1933, l'Autriche devient un Etat autoritaire, sous le gouvernement de Dollfuss. Les droits de grève et de réunion sont supprimés, la presse de gauche interdite, le mouvement ouvrier réprimé.

En 1934, il quitte l'Autriche pour Prague. Il édite une revue d'informations pédagogiques internationales en lien avec la Ligue des nations de Genève.

Lors de la guerre civile espagnole, en 1936, il s'occupe de jeunes socialistes et communistes autrichiens engagés aux côtés des Républicains espagnols et se rendra plusieurs fois en Espagne. Après leur défaite, Papanek contribue à évacuer des centaines d'enfants espagnols en France et en Angleterre.

Après l'invasion des troupes allemandes en Autriche en mars 1938, le bureau des sociaux-démocrates est transféré à Paris et Ernst Papanek déjà résidant en France depuis 1937, s'y installe définitivement avec sa famille, grâce à un visa donné par Léon Blum. Il dirigeait alors une colonie de vacances à La Baule.

L'œuvre de secours aux enfants (OSE) le nomme directeur, avec sa femme de ses quatre maisons ouvertes dans la région de Montmorency pour des enfants juifs étrangers fuyant le nazisme. Il avait un visa d'émigration pour les Etats-Unis valable jusqu'au 30 octobre 1939 auquel il renonce pour ne pas abandonner les enfants et pour continuer à militer dans l'internationale socialiste.

En juin 1940, juste avant l'arrivée des Allemands dans Paris, la colonie s'installe dans la maison de Montintin (Haute-Vienne), lorsque la préfecture de Limoges le prévient de l'éminence de son arrestation.

Il obtient un nouveau visa pour les Etats-Unis où il part avec toute sa famille, en embarquant par l'Espagne et va se démener en vain pour convaincre les Américains de l'urgence d'ouvrir les frontières aux enfants juifs étrangers menacés dans la France de Vichy.

De 1943 à 1945, il obtient un diplôme de l'université de Columbia et

se spécialise dans le travail social à New York.

Après la guerre, il est directeur de projets pour enfants de l'Unitarian Service Committee de Boston

Puis à partir de 1948 dirige des écoles spécialisées pour cas sociaux et délinquants à Brooklyn, d'abord pour les filles (Brooklyn Training Schools for girls) puis la plus connue, celle de Wiltwyck pour les garçons.

En 1964, fidèle militant socialiste, il est délégué pour les Etats-Unis à la conférence de l'Internationale socialiste de Bruxelles.

Il meurt en août 1973.

1939-1940 : Fuir la capitale

« La vie de château »

Château de Chabannes

23500 Saint-Pierre-De-Fursac (Creuse)

novembre 1939-décembre 1943

Félix CHEVRIER :directeur

Mme REIN : intendante

Gita et son mari Charles ZILBERSTEIN pour la lingerie

Ida MEISELES (infirmière) et son mari était médecin. Etrangers, ils ont échappés par deux fois aux arrestations et furent cachés par les sœurs Paillassou jusqu'à la fin de la guerre.

Les éducateurs (trices)

Certains étaient seuls, d'autres avec leurs conjoints.

Trois jeunes femmes se retrouvent sur toutes les photos

Herta Pollaschek (son mari Fritz était dans un GTE) s'occupait des petits avec Rachel Pludermacher, future directrice de la maison de Champfleur du Cercle amical , bundiste. Serge et Rachel PLUDERMACHER se sont mariés à Chabannes.

Gita Zilberstein était aussi éducatrice et vivait là avec son mari, que l'on appelait Monsieur Gita, et son fils Anatole.

Pour les plus grands :

Nina Vinaver (éducatrice, donnait des leçons de piano)

M. Koenig (prof. de maroquinerie) avec son fils David

Simon MANGEL frère de Marcel Mangel, futur mime Marceau

Ernest JABLONSKI et sa femme Lyda

En 1943, l'OSE étant obligé de se séparer de tout son personnel étranger, Dora LEIDERVARGER arrive de Palavas-les flots et de Campestre comme monitrice.

Elle devait suivre l'équipe de Sabine Zlatin à Izieu, mais étant française, Jacques Bloch lui demande de venir à Chabannes, ce qui lui sauve la vie.

Sans oublier les enseignants de l'école publique de Saint-Pierre de Fursac : les époux Depomme-Lavergne et les sœurs Irène et Renée Paillassou, Justes parmi les nations.

Chabannes, lieu de référence, lieu souvent évoqué, convoqué par la mémoire, un temps lumineux d'après Rachel Pludermacher, une éducatrice qui s'empresse de rajouter : « ces enfants dont nous avions la charge riaient le jour et pleuraient la nuit. »

.

Beaucoup d'anciens sont maintenant en Amérique, une partie d'eux-mêmes est resté au château, ils sont, de manière indélébile, « les enfants de Chabannes »¹⁶. Ils se sont retrouvés plusieurs fois, en 1988, en 1996. Ils ont volontiers participé à diverses commémorations, colloque¹⁷ et cérémonies de Justes organisés dans la Creuse, point de départ d'un important travail de mémoire relayé

¹⁶ Nom du joli film de Lisa Gossels et Dean Wetherell produit en 1996.

¹⁷ Colloque de Guéret, mai 1996

par les enseignants de la Souterraine.

Le château est passé de mains en mains. Une famille aristocrate les D'Anrémont l'acquiert dans les années 1870 : grandeur et décadence, il tombe en décrépitude. Felix Chevrier prend la suite au nom de l'OSE.

Chabannes, une collectivité d'une centaine d'enfants de 5 à 17 ans, tous enfants d'étrangers, beaucoup ayant déjà connu l'exil et la séparation. Chabannes, un château un peu délabré où les enfants dorment par classes d'âge. L'annexe est réservée aux grands : en haut le dortoir, en bas le réfectoire, à gauche la buanderie et tout en haut le grenier avec la réserve de pommes.

Les souvenirs sont des images fortes, celle de la fresque sur le mur du réfectoire représentant un paysan creusois sur son tracteur. Elle fut réalisée par Marjan Sztrum, un jeune de 18 ans, arrêté et déporté à Auschwitz en août 1942.

Celle plus gaie de l'orchestre de Chabannes qui fit la fierté de la maison et qui faisait danser tout le monde.

Celle des discussions passionnantes avec un moniteur qui deviendra un brillant pédagogue de l'OSE, Ernest Jablonski, (de son nom de guerre, Jouhy). Tous les grands enfants lui ont fait une escorte lorsque les gendarmes sont venus l'arrêter. Ce qui lui a permis de s'échapper l'arrêt de l'autobus en bas du château. Le policier a commencé à tirer, puis s'est ravisé, c'était en février 1943, juste après Stalingrad. Jouhy a ensuite été caché par un couple de paysans.

Celle du père Chevrier avec sa dégaine particulière et son éternel

panier à champignons qui pouvait être quelques fois trop affectueux (que les grandes filles évitaient). C'est lui qui avait initié le journal mural placardé à l'entrée du château et que tout le monde attendait. C'est lui qui avait fait venir Pierre Paraf, pour une soirée littéraire qui avait subjugué tout le monde.

Pour les grands, la journée commence à l'atelier de maroquinerie où Joseph Koenig, professeur et directeur de l'atelier qui dépend de l'ORT apprend à confectionner porte-monnaie, porte-feuilles, étuis, porte-cigarettes, sacs qui seront ensuite vendus au village.

Le soir, sauf le vendredi était consacré à préparer le programme de la semaine, en particulier à discuter des livres proposés par Ernest Jablonski. Nina Vinaver donnait des cours de maths et initiaient les plus doués à la musique. Les fêtes juives étaient respectées et l'orchestre jouait le samedi soir après le shabbat : au bandjo, Marjan Sztrum, à la guitare. Au piano,

Les enfants suivaient l'école du village dans la classe de Renée Paillassou et sa sœur Irène, des femmes exceptionnelles, au cœur d'un dispositif qui permit de sauver le docteur Meiseles et sa femme. Il y avait également la classe de Renée Barou, chaleureuse et maternelle, ou celle des époux Dépomme : elle, la douceur même, ou son mari, Auguste, plus bourru, au sourire caché. Il refusa d'obéir aux mesures anti-juives de Vichy. « Tous savaient bien ce qui se passait dans nos têtes et faisaient tout pour nous rendre la vie acceptable », remarque Jean-Pierre Marcuse.

Aussi beaucoup de ces enfants eurent d'excellents résultats, eux ces enfants de Juifs étrangers, arrivés en France en 1939, sachant donc à peine le Français, se sont retrouvés premiers du canton au certificat d'études.

Ainsi en est-il de Norbert Bikales et de Ruth Adwokat-Keller. Ce qui fit jaser, d'autant que la branche locale de la légion fut d'obligée de remettre les prix à des enfants juifs : une splendide biographie du Maréchal avec une dédicace de sa main !

Mais suivant l'âge, les souvenirs sont mitigés et l'angoisse se mêle à l'insouciance, les larmes aux rires.

En 1944, après le départ des enfants, le château sert de base de regroupement de maquisards, ce qui lui vaudra quelques descentes de la Milice. Dans l'immédiat après-guerre, ce sont des prisonniers de guerre allemands qui prennent la place, pour la réfection des routes sous la garde de cantonniers locaux. Le château est ensuite acheté par une famille, qui aurait, semble-t-il, dénoncée Renée Paillassou. Il devient une auberge avec un dancing, puis une colonie de vacances des œuvres laïques. Enfin, il retombe en des mains privées, hollandaises, puis anglaises. Mais actuellement le château est en friches. Les pierres ont bien des choses à raconter, à condition que l'on prenne le temps de les écouter !

Voici le témoignage de Norbert Bikales (encart)

« J'avais 12 ans quand je suis arrivé à Chabannes en avril 1941. Mon parcours a débuté à Berlin, où je suis né, pour continuer dans un hôme pour enfants juifs réfugiés à Quincy-sous-Sénart en 1939-1940, puis à l'Orphelinat Rothschild à Paris.

A mon arrivée, j'étais déjà séparé de mes parents depuis presque deux ans ; ils avaient été déportés de Berlin en Pologne en juin 1939. Le voyage de Paris à Chabannes, passant par la ligne de démarcation, fut effrayant. En gare de Vierzon, le train fut fouillé par les Allemands. J'étais tellement saisi de panique que j'ai arraché et jeté les quelques lettres qui me restaient encore de mes parents car elles étaient écrites en allemand.

A mon arrivée sain et sauf à la gare de la Souterraine, près de Chabannes, j'eus une surprise fort agréable : un copain de Quincy, Gert Alexander, m'attendait avec sa bicyclette. Ce fut un accueil chaleureux, comme celui que j'allais recevoir un peu plus tard de la part de mes autres camarades de Quincy, et particulièrement de Bernd Warschauer qui avait tout fait pour que l'OSE fasse le nécessaire pour m'obtenir la permission de quitter Paris pour Chabannes. (...)

Ce dont je me souviens avant tout, c'est la peur, la faim, le froid et la maladie – pas exactement des souvenirs « lumineux ».

La peur était constamment avec moi, surtout après les victoires écrasantes des Allemands en 1939, 1940 et 1941. J'avais peur pour mes parents et mon frère qui se trouvaient sous les nazis en Pologne, et j'avais peur pour moi. Mon cœur me disait que les Allemands ne pouvaient pas gagner, mais même un enfant pouvait se rendre compte que les événements ne marchaient pas bien pour nous et que la victoire était lointaine. De plus, nous arrivaient les nouvelles des grandes rafles de juifs à Paris, Lyon, et autres villes, qui étaient suivies de celles de Chabannes. Le gouvernement français se montrait de plus en plus apte à appliquer les méthodes nazies. (...)

Avec la peur, qui fut la hantise de ma jeunesse et qui me poursuivit encore pendant des années même en Amérique, la faim devenait aussi un problème sérieux. Quoique Chabannes soit situé dans une région agricole et que le château ait un potager, les adultes du château

eurent de plus en plus de difficultés pour trouver assez de nourriture. Nous n'étions jamais vraiment affamés, mais il n'y avait plus assez de quantité, sans parler de qualité, pour nourrir des enfants qui grandissaient. Vers la fin de mon séjour, on mangeait du pain fait avec de la sciure de bois et un repas consistait trop souvent surtout de navets, rutabagas ou topinambours que je déteste encore maintenant. Mes camarades de classe, fils et filles de paysans, avaient des joues roses et semblaient bien nourris ; moi j'étais maigre et j'avais toujours faim.

Mes camarades de classe étaient aussi mieux habillés que moi. Quand j'ai quitté l'Allemagne, mes parents m'ont donné de bons vêtements un peu trop grands pour que je puisse les porter longtemps. Mais après plusieurs années, ces vêtements devinrent trop petits, usés, ou étaient perdus dans mes déplacements. Je me souviens surtout de la pénurie de vêtements chauds, comme des gants, et de l'état lamentable de mes chaussures. Durant l'hiver très froid de 1942-1943, je devais marcher presque quatre kilomètres à pied pour aller de Chabannes à Fursac. Je portais des sabots comme mes camarades de classe, mais avec une grande différence : les leurs étaient en bon état et ils avaient des savates et des chaussettes épaisses pour le froid et pour amortir les chocs. Je n'avais ni les unes ni les autres. Mes sabots étaient très vieux et celui de droite avait une grosse fissure ; à chaque pas il se séparait et me pinçait péniblement la peau du pied. Évidemment, le château n'était pas chauffé et on n'avait que de l'eau froide. Cet hiver là, j'avais des engelures sur les orteils des deux pieds et sur la main gauche.

Avec toutes ces privations, il n'est pas surprenant que certains d'entre nous soient tombés malades. J'ai attrapé une mauvaise jaunisse en été 1941, comme d'ailleurs plusieurs autres de mes camarades. On croyait que l'eau polluée de Chabannes en était la cause, mais peut-être des seringues septiques utilisées pour la vaccination en étaient responsables. Notre médecin, le docteur Meiseles, avait peu de moyens pour nous guérir hormis le temps. J'ai été isolé avec une fièvre très élevée. Je me suis remis longtemps après, mais j'étais bien faible.

Il faut remarquer que « le cafard » ne figure pas en première ligne

sur cette liste de mes souffrances. Évidemment mes parents et mon frère me manquaient beaucoup et je pensais constamment à eux. Mais mes problèmes se jouaient au jour le jour, tandis que leur sort était en train d'être décidé sur des champs de bataille lointains. Même à mon âge, je savais bien que les retrouver ne serait possible qu'après la défaite des Allemands et à la fin de la guerre ; je suivais donc passionnément les dernières nouvelles. Malheureusement, je n'ai jamais revu mes parents assassinés par les nazis en 1942 – exactement pendant mon séjour à Chabannes. Par contre, j'ai eu le bonheur de retrouver mon frère après la guerre ; il a survécu à des persécutions atroces en Pologne.(...)

Je me suis rendu compte que Chabannes exerce sur moi un attrait unique, bien qu'ayant vécu dans beaucoup d'autres endroits en Europe et aux Etats-Unis. Chabannes représente l'étape de notre vie où nous étions jeunes mais subirent des souffrances cruelles. Mais c'était aussi le temps où nos caractères et même nos carrières se sont construits. C'était surtout une période où quelques adultes admirables – certains, juste plus âgés que nous – faisaient de leur mieux sous des conditions abominables pour nous donner un semblant de vie normale, nous loger et nous nourrir et nous montrer un exemple de courage et de volonté de survivre, même au risque de leur propre vie. Et je pense aussi que ce fut un temps bénéfique pour les habitants de Chabannes, jusqu'ici quelque peu isolés, car les réfugiés juifs ont peut-être contribué à leur ouverture sur le monde.

Dans ce sens, Rachel Pludermacher a raison : c'était en effet « un temps lumineux ».

« Nous étions une bande d'une centaine de gosses très heureux de courir la campagne avec de l'herbe plus haute que nous (nous n'avions jamais vu ça à Paris), de jouer aux gendarmes et aux voleurs dans le parc immense qui descend en pente douce derrière le château, d'aller près d'une colline pleine de châtaigniers où nous faisons des feux pour cuire les châtaignes. L'hiver 39-40 ayant été très froid nous faisons de la luge avec des planches trouvées au château. Nous avons les mains pleines d'engelures mais nous étions très heureux : la guerre était lointaine et on n'y comprenait rien du tout.

Mais les choses se sont gâtées quand Monsieur Chevrier, le directeur, a eu l'idée de réclamer que nous allions à l'école !!!.... Bon gré mal gré il a fallu entrer en contact avec les gosses du village : nous étions « les parigots tête de veau » mais je n'ai pas le souvenir à Chabannes d'un seul mot raciste de la part des enfants du village : à part nos noms à coucher dehors nous leur ressemblions et quand j'ai passé mon DEPP (Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires) ça a été extraordinaire pour tous de prendre une bétailière fonctionnant au gazogène pour aller à Grand-Bourg ; nous avons reçu des récompenses : des images de Pétain à cheval, à pied, en voiture et nous étions fiers de chanter « maréchal nous voilà ». Je répète que nous ne comprenions rien à rien du haut de nos 11 et 12 ans mon frère et moi.

L'année suivante je suis allé en 6^e à St-Pierre de Fursac : 3 km et demi aller autant retour. Au début les enfants nous regardaient assez curieusement mais le maître d'école M. Depomme a pris les affaires en mains immédiatement. Il n'y a ni juifs ni catholiques ici a-t-il dit, il n'y a que des enfants désireux d'apprendre et de s'instruire. C'était un homme extraordinaire qui m'a appris à aimer la littérature, « Les Lettres de mon Moulin » en particulier. Il fallait beaucoup de courage en 1941 pour s'exprimer comme il le faisait. A midi nous prenions le repas à la cantine : médiocre ; on voyait les petits paysans sortir de leur sac des gros morceaux de pain blanc et nous n'avions pas le temps de rafler les restes. Le soir sur le chemin du retour nous allions voler des navets dans les champs : des navets crus en hiver quelle aubaine ! Avec nos cartables sur le dos nous étions très heureux de respirer un bon air pendant nos 3 km et demi ; quand je vois au collège situé à 200 mètres de chez moi les mamans venir chercher les petits enfants en voiture, même mon chien que je promène par là en rigole.

Quand en 1942, nous avons vu arriver la gendarmerie je précise que nous n'avions aucune angoisse particulière et quand au début de 1943 il a fallu disparaître on a trouvé ça amusant !!..

Pour reparler de la vie au château, le manque de nourriture s'est assez vite fait sentir ; quand nous étions de corvée de pluches, on bouffait

la moitié des topinambours. Il y avait souvent des ruées dans les pommiers, les cerisiers ... Mais j'ai appris à jouer aux échecs et nous avons une superbe bibliothèque avec des livres de Jules Vernes.

M. Chevrier, le directeur, nous faisait un peu peur. Il nous fallait prendre une douche froide même en hiver : bien entendu, on trichait en se mouillant les cheveux et la serviette !!..

Quant aux sœurs Paillassou, je ne me souviens que d'une paire de claques que j'ai ramassée pour avoir renversé de l'encre par terre.

J'ai su bien plus tard qu'avec un courage énorme elles ont tout fait pour nous protéger. »

Château de Chaumont

23700 Creuse

Direction :

Lotte SCHWARZ (directrice novembre 1939-juin 1942)

M. et Mme Louis ARON (directeurs jusqu'à la Libération)

Educateurs :

Colette MERGA (jardinière d'enfants, institutrice)

Fred HAGUENEAU et sa femme

Dr RUCHERSY

Personnel :

François SAVART

Germaine, la cuisinière

Zenta LOWENSTEIN, lingère,

Amélie, l'aide lingère et son mari Hipollyte

Le château de Chaumont s'identifie à sa directrice, Lotte Schwarz. Elle fit l'ouverture le 14 novembre 1939, mais pas la fermeture, puisqu'elle-même et les enfants partent à Poulouzat et c'est Louis Aron qui prend la suite, avec les filles de la colonie de Crocq. Cette maison connaît donc deux périodes bien distinctes.

Ce château, lui aussi enchâssé dans la verdure, se trouve près du village de Mainsat où se réfugièrent plusieurs familles juives. Il possède un magnifique portail et une prairie d'un hectare. Son

propriétaire, Monsieur Rozinski avait fait fortune en vendant des poêles avant la Première Guerre mondiale et mourut peu de temps après. Puis, il passa dans les mains d'un riche protecteur qui l'offrit à une actrice. A sa mort, l'actrice hypothéqua la propriété. Chassée du château, cette vieille dame vivait avec ses chèvres et sa fille, dans une dépendance à l'écart dans la maison du gardien.

Popeck, de son vrai nom Jean Hersptu se souvient que son père logeait chez cette dame, lorsqu'il venait de Paris lui apporter des confiseries. Il avait cinq ans et n'aimait pas le lait, mais il devait le boire pour avoir droit de voir son père. „Papa avait soudoyé un camarade à l'aide de bonbons qu'il avait toujours dans ses poches. Il évoqua souvent cette histoire comme un fait d'armes et me donna sans le savoir, le goût des petits mensonges qui deviendront grands. (...) Papa qui était très rancunier, n'avait pas pardonné à la directrice de l'avoir privé de son fils, ne serait ce qu'un quart d'heure, pour un bol de lait. Il ne lui adressait plus la parole“¹⁸. Popeck repart à Paris au début de l'année 1942.

Cette anecdote colle mal avec l'image de pédagogue libertaire et hors norme de Lotte Schwartz. Cette femme hors du commun originaire de Prague avait une formation adlérienne qui lui permit de s'occuper d'enfants à problèmes. Elle avait suivi de près en URSS l'expérience de Makarenko sur les enfants des rues.

Au début de la guerre, en octobre 1939, elle arrache à l'OSE, non sans réserves, le poste de directrice de la maison de Chaumont dans la Creuse. Cette personnalité hors du commun, bardée de diplômes, mais sans culture juive, fait peur.

¹⁸ Popeck, *Je veux bien qu'on rie, mais pas qu'on se moque*, Marabout, 1985, p 16.

Pourtant, à Chaumont, grâce à la mobilisation de tout le monde, de la cuisinière au jardinier, elle a su créer cette ambiance chaleureuse qui a permis aux enfants, non seulement de survivre, mais de vivre et de se construire, à l'aide des petites et des grandes joies. Celles des anniversaires où chacun avait le droit de faire le menu du dîner, celles des pièces de théâtre jouées devant tout le village, ou la fabrication de marionnettes avec leur castelet.

Cette forte femme aux cheveux courts, toujours en pantalon, professeur de gymnastique à ces moments perdus faisait tout avec passion.

Pour ceux qui ne pouvaient aller à l'école communale, c'est-à-dire, les plus petits et les plus grands, elle a institué l'école à la maison, aidée de deux éducateurs Fred Haguenu peintre et poète et sa femme, ancienne ballerine à Munich. Non seulement elle a permis aux grands de passer le certificat d'études, mais également de sauter une classe. Pour les petits, c'est presque un jardin d'enfants Montessori : *Tout un tableau vert pour dessiner, craies, ciseaux, pots de peinture. Les rouleaux de papiers, je les reçois du journal de Guéret. (...) D'un côté de la salle une longue table à tréteaux et comme sièges, des troncs d'arbres. Mais on s'en sert plutôt pour construire des cabanes, les enfants préfèrent jouer par terre. Franck leur a confectionné des tas de jeux astucieux, des parents ont envoyé des livres d'images, Jeannette et Madame Klein (médecin de Francfort) ont cousu et habillé d'innombrables poupées. Je ne sais trop comment elles font les monitrices, mais tous les petits savent lire et compter lorsqu'ils entrent à l'école à huit ans.*¹⁹

Dans ce château tout délabré, elle fait ses premières expériences d'éducatrice et quand l'OSE nomme une autre directrice en 1942, l'enjoignant de se cacher ou de partir en Suisse car recherchée comme juive étrangère et politiquement suspecte, toute la colonie d'enfants se dresse pour la garder. “ À Chaumont, j'ai pu aller jusqu'au bout, au bout de l'espace, des disputes, de ma passion pour la crème

¹⁹Arch. OSE, boîte 39, une journée ordinaire octobre 1941, (récit destiné à un ami de l'OSE, mais jamais envoyé, j'y parlais trop de moi-même), p. 42.

Chantilly. ”

La deuxième période de Chaumont correspond au déménagement de la colonie de Crocq. le 1^{er} août 1942, des jeunes filles la plupart orphelines arrivent au château avec leur directeur Louis Aron. La Maison israélite de Refuge pour l'enfance de Neuilly avait été intégrée dans l'UGIF et dépendait administrativement de la 3^e direction santé, donc de l'OSE, au grand dam de son directeur.

Dans son journal, Louis Aron parle des punaises dans les dortoirs laissées par ses prédécesseurs. C'est une tout autre personnalité qui prend la suite de la maison. Louis-Felix-Gerson Aron est originaire de la Rochelle, Commissaire des Eclaireurs de France à Paris, il prend la direction de cette maison du refuge de Neuilly de 1939 à 1946 qu'il descend dans la Creuse à Crocq²⁰. « Un homme d'une grande rigueur, d'une parfaite intégrité qui ne pense qu'à mener à bien sa mission²¹ ». Mais rapidement l'incompréhension règne entre lui et l'OSE dont il dénonce tour à tour l'incurie, la paperasserie administrative ou la mentalité étrangère. Le courant ne passe vraiment pas entre lui et les dirigeants. Mais son journal écrit à chaud montre les difficultés quotidiennes et les efforts de cet homme d'action pour protéger « ses filles » et veiller à leur instruction. S'il fut le père spirituel de certaines des jeunes filles, d'autres ont haï l'institution.

²⁰ Cet orphelinat pour jeunes filles créé en 1866 par Coralie Cahen fut pris en mains après la guerre par Elisabeth (Boëghi) Hirsch qui en fit un foyer ouvert et accueillant. Voir Katy Hazan, p. 173.

²¹ Dit de lui Serge Klarsfeld en introduction de son journal.

Le personnel recruté sur place assurait la continuité : François Savart, l'homme de peine de Bussière-vieille, très aimé de petits qui l'appelaient „pépé“, et la cuisinière Germaine venaient du même village. Celle que les enfants appellait „l'Amélie“ lavait le linge à la main. Elle avait énormément de travail, ce qui ne l'empêchait pas de venir consoler les enfants éneurésiques punis par M. Aron. Son mari Hipollyte, faisait fonction de jardinier

La lingère en revanche était une juive allemande, Zenta loewenstein dont il faudra se séparer en mars 1943.

Quelques jeunes filles pensionnaires passent dans le personnel : Elsa Theumannova, d'origine tchèque, arrêtée lors de la rafle du 26 août et sortie de Nexon.

Louis Aron dans son journal exprime sa défiance vis à vis des projets de l'OSE dénonce « les dangers de l'organisation Garrel, dirigé par l'aryen Garrel (sic) » et refuse catégoriquement de disperser ses jeunes filles lorsque l'ordre est venu de fermer toutes les maisons. La maison restera donc ouverte avec son personnel jusqu'en septembre 1944.

Lotte Schwarz. (encart)

Née en 1902 à Prague, elle part, à trois ans, avec sa mère, à Schwabing, le “ Montmartre de Munich où les hommes portaient les cheveux longs et les femmes les coupaient court ; où les peintres et les poètes régnaient en maîtres. ” Elle a donc grandi dans un milieu

non conformiste, celui des antifascistes allemands, ce qui va, entre autres choses, façonner son caractère, entier et passionné.

Prague, Munich, Vienne, Berlin : elle acquiert une formation de pédagogue en psychologie adlérienne, un doctorat en sciences économiques, elle est professeur de gymnastique et parle parfaitement le français comme toutes les familles juives austro-hongroises. Elle part à Moscou en 1926 pour suivre sa mère et son beau-père alors diplomate de la jeune république de Weimar. Elle y travaille dix ans comme journaliste. Le besoin de donner un sens à son existence l'y pousse d'autant que son livre de chevet est toujours resté le même, *Les Lettres de prison* de Rosa Luxembourg. Elle fréquente les proches de Lénine, Lounatcharski, Radek, les Litvinov et suit de près l'expérience de Makarenko sur les *Besprisorni* (les vagabonds). Elle part d'URSS en 1936, la veille du jour où elle devait être arrêtée pour “ menées anti-bolcheviques.” En France, c'est le Front populaire auquel elle participe comme compagnon de route du parti communiste, aux côtés de Paul Vaillant-Couturier,²² en taisant toutes ses interrogations sur l'Union soviétique, “ les signes d'interrogation, je les avais soigneusement enfouis sous l'amas des grands slogans, des grands amours aussi. ”

Entre temps, sa mère et son beau-père Otto Polh, militant antifasciste notoire, se suicident à Dieulefit, en 1939, à la signature du pacte germano-soviétique.

Après la dispersion de la maison en 1943, elle part à Limoges avec sa petite fille Aniouta, comme éducatrice dans la maison de Poulouzat chez les Job. Mais la Gestapo la recherche et la directrice du lycée de sa fille lui donne son propre passeport pour faciliter son passage en Suisse. Là, elle connaît le camp des attrapés, l'*Auffangslager*, le camp du bout du monde et les illusions de la neutralité suisse, après avoir été dévalisée par une femme passeur de l'OSE. Puis elle travaille, en automne 1944, comme monitrice dans une colonie de garçons, juifs orthodoxes. *J'étais triplement murée : par les montagnes (immuables), l'orthodoxie juive bornée, et le ricanement haineux des paysans, pour qui ces hommes et ces garçons, étaient des bêtes étranges et immondes, à ne pas toucher avec des pincettes.*²³

²² Ce qui lui valut, dans les années soixante, un refus définitif de naturalisation.

²³ Lotte Schwarz, *Je veux vivre... op. cit.*, p. 168.

Après la guerre, elle retrouve un poste de directrice à l'OSE, au château de Méhoncourt, au Mans, puis en 1947, au foyer de la rue Rollin pour s'occuper d'une partie des enfants de Buchenwald.

Ses conceptions pédagogiques tiennent en quelques phrases, jamais démenties ni par les faits, ni par les témoignages.²⁴ Le but de l'éducation : devenir inutile, les moyens : la confiance. *Le seul critère de la pédagogie disait Tolstoï, c'est la liberté ; la seule méthode c'est l'expérience. Donc une éducation centrée sur les besoins de l'enfant, sur le contact avec la vie et la confiance profonde.*

*Étais-je tolstoïenne sans le savoir ? Je ne crois pas, c'est plus simple. Toute vraie morale est évidence. Qu'elle se nomme chrétienne, communiste ou autre. Je ne pouvais agir que d'après les lois de ma propre existence.*²⁵

²⁴ Voir l'éloge de la maison de Méhoncourt, dans *Lendemain*, journal inter-maisons de l'OSE, 2e partie, chapitre 3, les enfants ont la parole.

²⁵ AIU, Arch. OSE, boîte 39, écrits de Lotte Schwarz, *La Résistance autrement ou la pédagogie dans les miroirs*, op. cit. , p. 51.

Le Château de Masgelier : une république d'enfants ou Vilno à la campagne

23240 Le Grand Bourg

Première équipe de 1940 à 1943

Directeur :

M Volossov, d'origine russe ouvre la maison au début de l'année 1940.

Puis, Jacques Bloch inspecteur général des maisons, et sa femme Hélène.

Personnel :

Boris Pludermacher, intendant, économiste.

Jacques Bluszinsky, employé pour le bricolage (déporté en février 1943)

Pablo Roch, jardinier espagnol et Maria la lingère.

Joseph Koza, jardinier et sa femme dentiste volante dans les maisons résidaient à Grand Bourg

Dr Blumenstock Moïse (décembre 40, fusillé en mai 1944) et sa femme Gertrude (assassinée en juin 1944)

Jean Elisée Cogan, responsable du ravitaillement des maisons et sa femme Gilberte, résidaient au château, jusqu'à leur départ en Suisse.

Encadrement pédagogique :

Louba Pludermacher, responsable des moyens

Marianne Zysman, d'origine roumaine, éducatrice

Isidore Bernstein, moniteur chef

Sonia Pludermacher-Weisbrot, éducatrice des petits.

Régine Rzung, aide éducatrice.

Deuxième équipe 1943-1944

Après le départ des Bloch en Suisse, Rosette Lederman-Marcovitch prend l'intérim de la direction en attendant Jeanne Klotz qui restera dans la maison avec son mari le Dr André Klotz jusqu'en 1944.

Dr Weismann

Marcel Geisner, comptable (déporté en mai 1944)

Ignace Gilbin, pour le ravitaillement (déporté en mai 1944)

Alice Bloch, fille de l'historien Marc Bloch, éducatrice

Denise Baumann, éducatrice

Bruria Steinmetz (éducatrice à Mazangue, maison de l'Amitié chrétienne, puis au Masgelier).

« Le Masgelier : 150 enfants déjà orphelins.

Le château est situé sur une hauteur, isolé dans la verdure, juste à l'endroit où la petite route qui mène à Grand Bourg, situé à 5 kms de-là, dessine un large coude. C'est un endroit paisible qui est devenu un centre équestre, mais c'est aussi un endroit stratégique qui domine toute la campagne environnante. Ce château du XVIIe siècle fut construit pour Melle de la Valière, favorite de Louis XIV. Il a un escalier monumental orné de gorgones grimaçantes.

« Une tour ronde crénelée etc

Tous les enfants qui ont ouvert le Masgelier parlent de l'état de saleté et de délabrement de la maison, avec ses carreaux cassés et les oiseaux qui y avaient élu domicile. Israël Lichtenstein avait 8 ans en janvier 1940 quand il débarque en train avec tout un groupe de la maison de l'OSE de Montmorency. Il se souvient de l'immense escalier carré à l'intérieur d'une des deux tours, tellement grand qu'on aurait pu y monter à cheval. Il se souvient du champs plein d'aspics et de cailloux qu'il fallut défricher. Le premier hiver, les enfants allaient à l'école du hameau de Saint-Martin, puis les cours ont été organisés dans les bâtiments agricoles du château.

Le Masgelier c'est l'histoire d'une équipe : des éducateurs progressistes déjà engagés avant la guerre. « Des adultes issus de toute l'Europe : Polonais bundistes, Espagnols républicains, couturière tchèque, cuisinière hongroise, comptable alsacien, médecin russe, directeur parisien, jeunes éducateurs des mouvements de jeunesse, instituteurs détachés de l'Education nationale. Lieu de passage, bouillon de culture, on lisait Racine et Zola, la littérature yiddish, russe, polonaise. Lieu d'amitié et d'amour partagé²⁶. »

Les Pludermacher venaient de Vilno, haut lieu de la culture yiddish et de la pédagogie nouvelle. Boris avait connu l'OSE en Pologne dont la filiale (TOZ) était très active. Sa femme Louba Yougerman travaillait pour l'Arbeiter Orden (Les amis de l'enfance ouvrière) et animait à Paris le patronage de la rue de Basfroi. Elle avait rencontré Korczak à Varsovie et travaillé dans un préventorium d'enfants qui

²⁶ Souvenirs de Denise Baumann, CDJC, Fonds Baumann DCLXXI. 3

appliquait ses méthodes. Elle épousa Boris à Paris. Au moment de la débâcle, elle accompagna les enfants de Paris à Chabannes, puis vint s'installer au Masgelier avec Boris et leur fils Sylvain.

Isidore derrière ses grosses lunettes d'écaille et Marianne avec son accent roumain chantant vinrent compléter l'équipe qui sût faire vivre ensemble une collectivité de 112 enfants venus également d'horizons différents.

La république d'enfants du Masgelier, c'est d'abord le travail de la terre, un immense potager pour le bien commun avec des prix pour les meilleurs récoltes. C'est l'école à la maison, animée par deux instituteurs d'origine alsacienne pour apprendre le Français de la République et les stages de maçonnerie chez des artisans locaux pour préparer l'avenir. Mais c'est aussi les séances de décrassage, rondement menés par Isidore et les baignades dans la Gartempe. Sans oublier le ciment de toute collectivité, les spectacles pour les fêtes juives de Pourim, ou tout simplement pour se réunir. Marianne les initiait à la musique classique avec un vieux phono à manivelle, Isidore leur expliquait le sens des tirades de la révolte de Judas Maccabées, Aniouta Schwarz leur fit découvrir les danses russes et Marcel Mangel, le futur mime Marceau venait les faire rire.

Beaucoup de dirigeants de l'époque sont venus au Masgelier pour des réunions avec Jacques Bloch, inspecteur de l'ensemble des maisons. Dans le livre d'or de la maison en 1942, on peut voir les signatures

Mais il faisait froid l'hiver et l'on avait souvent faim, mais c'était avant le temps des rafles et de la Milice qui vint au Masgelier en

juillet 1943, pour chercher trois enfants dont l'un réussit à s'enfuir par la fenêtre des WC²⁷

A la dispersion des enfants, fin 1943, il ne reste que quelques adultes dans la petite maison, les Klotz et les Pludermacher. Le château accueille alors deux lycées de garçons du nord de la France. A la Libération, le Masgelier réouvre pour accueillir les enfants dispersés. Il devient ensuite un aérium mis à la disposition de l'Alyah des Jeunes, comme maison transitaire pour des enfants en partance vers Eretz Israël.

²⁷ Voir le récit dans Charles Lew, op.cit., p.47.

Château de Montintin

87380 Montintin par Château Chervix

Directeurs

Ernst PAPANEK

puis Herman BODEK et sa femme Asta Imbert,

Melle BERNHEIM (juin 1942)

Dr Raymond LEVY à partir d'octobre 1942

Simone WEIL, directrice en janvier 1945

Chef éducateur : Emeric FISER (pris à Chambéry lors de la rafle à la direction le 8 février 1944, déporté en février 1944)

moniteurs : Honigbomm, Marinette Kauffmann.

Le personnel employé était constitué de Juifs étrangers :

Leib MANDEL, jardinier (déporté en février 1943) et Ernestine Josefberg, l'aide lingère se sont mariés à Château-Chervix

Lingère : Erna MANDEL-WUGMAN (déporté en février 1943)

Comptable : Léon BRENNER (déporté en février 1944).

Puis de gens de la région :

Marguerite Filhoulaud, la cuisinière que les enfants appelaient Trôpfen à cause de sa goutte au nez,

Aimée, l'aide cuisinière et Jacqueline Bayle, aide lingère.

La maison est répertoriée par les autorités préfectorales comme « centre d'apprentissage et d'éducation » sis sur la commune de

Château-Chervix, à 30 kms au sud de Limoges. Elle comprend un bâtiment principal et deux annexes dont une, la chevrette, sert de dortoir pour les plus religieux.

Lorsque l'OSE débarque en 1940, pour y loger les enfants de Montmorency, le château était inhabité. Son propriétaire, Jean-Louis de Neuville, l'utilisait principalement pour les bois qui l'entouraient. « Montintin se présente comme un château d'opérette, très vaste, avec tour moyenâgeuse obligée. De vastes terrasses le séparent d'un village de bâtiments de servitude, maisons, remises, granges, ateliers et écuries. Au dessus des remises, consacrées aux ateliers de menuiserie et de cordonnerie, plusieurs chambres individuelles avaient été aménagées pour le personnel d'encadrement. (...)

Juste au-dessus de Montintin, à cent mètres, se trouve une maison en pierre du pays, La Chevrette, adossée au taillis de châtaigner et complétée par une petite grange où les « grands » se sont livrés à diverses activités.

Le château lui-même comportait au rez-de-chaussée une grande salle à manger et deux salons, le grand et le petit, ainsi qu'une cuisine orientée au nord avec une vaste cheminée, deux grands fourneaux, une grande table et des bancs pour le personnel de cuisine ainsi qu'une réserve de bois dans laquelle Marguerite cachera un jour un enfant terrorisé lors d'une rafle de la Milice.

Le premier étage était occupé par une vaste salle de billard, sans mobilier, mais avec un piano, où jouaient les enfants par mauvais temps et où ils étudiaient, ainsi que des chambres. Au deuxième étage des dortoirs et des chambres. Dans la tour, on trouvait des chambres

et la salle de travail pour la professeure de couture.²⁸ »

Ernst Papanek arrive à Montintin le 7 juin 1940 pour préparer la maison, vidée de ses meubles par le propriétaire. Les grands garçons, partis de Paris alors que les troupes allemandes y entraient, construisirent tables et chaises et couchèrent par terre. La première équipe était constituée de l'encadrement de Montmorency, Margot Cohn, Käte Hirsch, la cuisinière et Anni Deutsch qui furent envoyées au camp de Gurs. Mais également des réfugiés, comme les Adler de Berlin qui avaient suivi leurs filles. Lui, Michaël, fut économe et elle, Camilla s'occupait des enfants malades sous la responsabilité du docteur Hirschmann²⁹. Arrêtée par la milice, elle partit au camp de Nexon et libérée in extremis, sur intervention de l'OSE. La famille Papanek, très vite menacée part quelques jours après son arrivée rejoindre les Etats-Unis par l'Espagne.

Pour Montintin, c'est une nouvelle période qui commence, sans doute plus austère, moins conviviale, avec un personnel plus français.

Asta Imbert, professeur de français assura l'intérim avec celui qui deviendra son mari, Herman Boder jusqu'à l'arrivée de Melle Berheim. Ils se marièrent au village de Château-Chevrix en 1941.

Dans l'année 1942, celle de tous les dangers, c'est la famille du docteur Raymond Levy qui vient s'installer à Montintin, un mois après la rafle du 26 août contre les Juifs étrangers. Raymond Levy,

²⁸ Enfances juives en Limousin, Michel Kiener, Montintin, une maison dans son environnement, p.351.

²⁹ Enfances Juives, témoignage de Gerty Krzykowski, p 381

juif français avait été nommé par l'OSE pour diriger la maison. Il était ancien combattant de la Grande guerre et avait enseigné à la faculté de médecine de Reims. Il y avait à ce moment-là, une centaine de garçons de 12 à 16 ans et un personnel d'une vingtaine de membres.

Les filles étaient parties au Couret, certains garçons avaient pu rejoindre les Etats-Unis dans les convois organisés par l'OSE et les Quakers, d'autres venaient d'être arrêtés par la gendarmerie, lors de la grande rafle contre les étrangers. Les grands s'installent à La Chevrette, pour fuir plus facilement, car la Milice est venue par deux fois chercher des jeunes. Et pourtant la vie continue.

Pour arriver à Montintin, il faut prendre le train de Limoges, puis l'omnibus jusqu'à Magnac-Bourg, ou l'autocar à gazogène et enfin marcher du bourg jusqu'au château, soit une dizaine de kilomètres, à pied. Ce qui explique que les enfants n'allaient pas à l'école du village, mais recevait un enseignement maison avec un instituteur délégué de l'Education nationale, Oscar Meyer, un jeune instituteur d'origine alsacienne pour les élèves d'âge scolaire et deux professeurs techniques pour les ateliers professionnels, équipés par l'ORT pour une cinquantaine d'apprentis. Boris Ginodman, d'origine russe servait de professeur de menuiserie, mais également de maître à danser. C'est sous sa houlette et celle de l'autre professeur de menuiserie, M Neufeld (dont la femme était monitrice) que fut équipée la pouponnière de Limoges. Eric Fiser diplômé de philosophie venait du PSIL, pour veiller à la culture juive. Il fut

déporté en 1943.

Malgré tous les aléas, on se sent en sécurité à Montintin. La proximité d'un train et le grand parc explique la décision de Georges Loinger d'organiser un stage de moniteurs de sport en 1942. Une vingtaine de jeunes, tous volontaires pour faire du sport dans les maisons d'enfants furent formés là aux méthodes hébertistes, aux sports d'équipe et aux animations de plein air, sans oublier les danses folkloriques juives grâce à un encadrement de jeunes éclaireurs israélites venus de Moissac. Certains se souviennent d'avoir danser la hora, accompagnée par la flûte de Léo Cohn, dans la clairière de Montintin.

Avec la mise en place du circuit Garel, opérationnel à l'été 1943, la maison se vide progressivement au point d'être pratiquement fermée à la fin de l'année. Mais, elle reçut une vingtaine de filles du Couret, elles-mêmes menacées. Après l'arrestation tragique du bureau de Chambéry, le 8 février 1944, le docteur Lévy reçut l'ordre de fermer la maison et de disperser les enfants restants chez des paysans. Lui-même est obligé de se cacher dans le village de la Flotte avec sa femme, après avoir fermé la maison. Traqué par la Milice, il est placé au camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux, puis libéré par le maquis.

Montintin réouvre en 1945 pour les enfants sortis de leurs cachettes.

La Feuilleraie

267 avenue de la Gare

83750 Boulouris sur Mer (Var)

Colonie de vacances 1939 transférée en 1940

La Villa Mariana

83700 Saint Raphaël

Directrice : Lia SCHWARTZ

Puis Henriette MALKIN

Encadrement : Aranka POLATCHEK, Matilde

Paul EIZYKMANN

.

A la déclaration de guerre, une centaine d'enfants, garçons et filles furent évacués de Paris dans le midi de la France. Après un temps de campement improvisé à Boulouris, ils s'installèrent à Saint-Raphaël. Germaine (Jenny) Masour, destinée à une longue carrière à l'OSE y fit ses premières armes, elle fut engagée comme monitrice du groupe des grands garçons.

(Voir son témoignage)

La villa Mariana était une charmante maison dans la verdure qui devint rapidement surpeuplée, puisqu'elle accueillit plus d'une quarantaine d'enfants de 6 à 14 ans. Les filles et les petits étaient dans la villa, les garçons avaient investi le garage devant la terrasse aménagé en dortoir.

Paul Eizykman avait 20 ans à l'été 1942, lorsqu'il arrive comme moniteur, après un détour par la ferme-école de Charry des Eclaireurs israélites où il connut Isaac Pougatch. A la villa Mariana, il s'occupait du ravitaillement avec une remorque tirée par son vélo. Il y avait des tomates à tous les repas.

En 1943, Henriette Malkin emmène les plus petits en autocars dans la zone italienne, censée plus hospitalière, vers Moutiers-Salins.

LE NAZISME

promenades. De mon côté, je me croyais apte à remplir la tâche d'éducatrice, m'étant beaucoup occupée de mes neveux et aimant les enfants.

À Saint-Raphaël¹ je trouvai une ambiance chaleureuse. La directrice, une doctoresse d'origine russe, prenait plaisir à bavarder avec moi dans sa langue maternelle. L'éducatrice du groupe des filles, Renée, était une vieille connaissance, condisciple de ma nièce au lycée de Paris. C'est avec notre troisième collègue, Aranka, que je me liai le plus profondément. Cette réfugiée d'origine hongroise, plus jeune que moi d'une vingtaine d'années, me manifesta aussitôt sa sympathie en m'initiant aux tâches qui m'incombaient. Le problème, c'était les enfants : la plupart d'entre eux provenaient des quartiers populeux de Paris et de sa banlieue. Craignant les bombardements, on les avait évacués dans le Midi de la France. Je fus mal avisée de vouloir leur inculquer les bonnes manières. Ces garnements me firent toutes les misères possibles. Au début, j'avais du mal à retenir les noms des vingt garçons dont j'avais la charge ; lorsque j'appelais Maurice, c'est Nicolas qui se présentait à sa place pour me faire une farce. Eux-mêmes déformèrent mon nom, Jenny, en « chenille ». Face à plusieurs réactions hostiles, je compris que la tâche était trop lourde pour moi, et lorsque, dix jours après mon arrivée, M. Gurvic², l'un des directeurs de l'OSE, vint nous rendre visite, je le suppliai

de me laisser repartir avec lui. Cet homme

La maison de Saint-Raphaël, la *Villa Mariana*, est ouverte dès 1940 et accueille des enfants de Boulouris-sur-Mer. Elle ferme en février 1944.

La carrière de Lazare Gurvic (1890-1960), avocat de formation, s'identifie à l'OSE, Secrétaire général en 1917, il est responsable de la création de toutes les filiales en 1923, il devient secrétaire général de l'Union-OSE à Berlin, puis à Paris en 1934. Il se réfugie en 1942 à Genève, où il fonde l'OSE-Suisse.

35

MES VINGT ANS À L'OSE

exceptionnel qui avait voué sa vie à l'Œuvre sut me persuader de continuer, au moins pour un temps. J'y consentis, tout en réfléchissant aux moyens de combattre l'hostilité des enfants.

C'était surtout le meneur de groupe qui m'inquiétait. Ce grand garçon de quatorze ans avait été évacué de Belleville après le suicide de sa mère. Son désarroi s'exprimait par un comportement agressif envers les adultes et par un fort besoin de commander ses camarades. Un soir, après le dîner, je le pris à part et me promenai avec lui dans le grand parc qui entourait la maison d'enfants. Pour commencer, je lui demandai pourquoi il avait tant d'animosité envers moi, qui n'aspirais qu'à devenir l'amie des enfants. Il s'enferma aussitôt dans un silence obstiné. Mais je continuai en l'assurant que je comprenais son chagrin d'avoir perdu sa mère, car j'avais perdu moi-même mon

-unique enfant. Le sort avait été cruel envers moi et envers lui. Il se mit à sangloter et je pleurai avec lui en le serrant contre moi. A partir de ce jour, tout changea. Le garçon devint mon bras droit et, dès qu'un de ses camarades cherchait à désobéir ou à me faire une farce, il les corrigeait aussitôt.

Leur tenue était négligée ; la personne qui m'avait précédée était plus soucieuse de ses propres problèmes que de ceux des enfants. Meticuleuse par nature, je ne supportais pas de les voir partir à l'école avec des chaussettes trouées et des tabliers auxquels manquaient des boutons. Le soir, après le coucher des enfants, nous nous réunissions dans la salle à manger pour bavarder ou pour écouter la radio. Je profitais de cette heure de repos pour raccommoder les chaussettes et coudre les

LE NAZISME

boutons. Petit à petit, les garçons devinrent coquets : ils faisaient attention à leur tenue et n'étaient plus la risée de leurs camarades de l'école communale. Un jour, devant la vitre d'une fenêtre du dortoir, je surpris même l'un d'eux occupé à rectifier la raie dans ses cheveux.

L'habitude de la maison était d'imposer une sieste aux enfants après le déjeuner. Si

les petits et le personnel en profitaient avec bonheur, cela ennuyait passablement les grands, qui n'arrivaient pas à s'endormir. Faisant fi de mon propre repos, je m'installais sur l'un des lits pour raconter des histoires. Mon propre séjour en pension m'aida beaucoup à comprendre mes pupilles. Je me souvenais que seules les histoires que ma sœur improvisait parvenaient à nous apaiser et à nous faire trouver le sommeil. Lorsque ces garçons, qui n'avaient jamais lu un livre en dehors de ceux de la classe, apprirent par ma bouche l'histoire de Mowgli, l'enfant sauvage décrit par Kipling, ou celle des grands navigateurs, ils se tinrent tranquilles, allongés sur leurs lits, et ne pensèrent plus à faire des bêtises.

Les dortoirs étaient assez tristes, avec leurs murs blanchis à la chaux. Nous les décorâmes nous-mêmes par des fresques représentant *Le Livre de la jungle*. L'un des garçons, qui avait un réel talent de peintre, aida ses camarades à composer des tableaux. Bientôt, notre dortoir excita la jalousie des filles. Celles-ci se mirent, elles aussi, au travail. Petit à petit, la maison devint plus accueillante qu'auparavant.

La directrice nous laissait faire. Nous nous occupâmes ensuite du jardin, laissé en friche. Il n'y avait pas de jardinier, et le personnel était trop pris par les

MES VINGT ANS À L'OSE

tâches quotidiennes pour se livrer aux travaux de jardinage. Seuls, les enfants n'auraient pas accepté de faire les jardiniers mais, en voyant leurs monitrices s'activer ainsi, ils les imitèrent. Pour les récompenser, nous organisâmes des fêtes et des représentations théâtrales ; là aussi, mes souvenirs de pension me furent d'un grand secours. Encore très sportive à cette époque, je prenais part aux jeux en oubliant que j'étais bien plus âgée que mes jeunes collègues.

Nous ne pensions plus à ce qui se passait en dehors de nos murs jusqu'au jour où l'on vint m'arrêter pour m'emmener dans un camp. La raison n'en était pas mon statut de juive étrangère mais mon appartenance au peuple russe. Dès que fut conclu le pacte entre la Russie de Staline et l'Allemagne de Hitler ¹, tous les réfugiés russes furent arrêtés en tant qu'ennemis et internés dans des camps. Ceux qui résidaient dans le Midi furent acheminés vers celui de Fréjus, précédemment habité par des soldats annamites ². Les enfants furent consternés ; certains pleuraient. Ceux qui avaient connu la vie des camps me prodiguèrent leurs conseils : il ne fallait pas emporter de ciseaux, il fallait se munir d'habits chauds, même en été, etc. Malgré les encouragements de mes collègues, je partis le cœur gros. Arrivée à destination, je me trouvai dans un milieu inhabituel. Les réfugiés russes que je

¹Le pacte germano-soviétique d'août 1939 met le parti communiste hors la loi et aggrave la condition des étrangers considérés comme indésirables depuis le décret-loi de mai 1938. D'autres décrets-lois suivront l'année suivante. La *loi sur les ressortissants étrangers de race juive* du 4 octobre 1940 stipule qu'ils peuvent « être internés dans des camps spéciaux » et « se voir assigner une résidence forcée ».

²Le camp de Fréjus est un camp d'auxiliaires militaires. Annamite : qui vient de l'Annam, région centrale du Viêt Nam.

1941-1942 : Sortir les enfants des camps d'internement

Solarium Marin : « Une plaque tournante »

34250 Palavas les Flots (Hérault)

Début 1941-novembre 1942

Directrice : Sabina ZLATIN

Encadrement : Marcelle AIZENBERG

Régine FURMANSKI

Dora LEIDERVARGER

Léon REIFMAN

Berthe MERING

Cet établissement tient une place particulière à l'OSE car il fut une plaque tournante dans le sauvetage. Pour les enfants sortis du camp de Rivesaltes, Palavas-les-flots c'est l'antichambre de la liberté. Plus de fils barbelés, la mer au pied de la maison, mais ils sont séparés de leurs parents et certains ont à peine 6 ans. Des centaines d'enfants sont passés par là.

Ce solarium marin, la « Villa bianca » dépendait de l'institut Saint-Pierre, l'hôpital de Montpellier. Madame Ciardi y fut la première directrice avant que Sabina Zlatin, assistante sociale de l'OSE qui travaillait au camp d'Agde vienne organiser l'arrivée des enfants sortis du camp d'internement. C'était au début de l'année 1941. Les enfants arrivaient par groupes ou individuellement, plein de poux et d'impétigo pour se retaper quelques jours ou quelques semaines au maximum, avant de repartir vers une autre maison, puis vers d'autres aventures, celles de tous les enfants cachés. Tous les enfants sortis des camps ne passent pas systématiquement par Palavas. Certains vont directement dans des familles.

En amont, il y a tout le travail d'Andrée Salomon, responsable du service social de l'OSE : c'est elle qui prenait contact avec le chef de camp, c'est elle qui installait les résidentes volontaires, c'est elle qui négociait avec les préfectures d'accueil pour avoir les certificats d'hébergement des enfants, véritable sésame pour leur départ, c'est elle qui veillait sur le moral de tout un chacun, c'est elle qui galvanisait toutes les énergies, elle était partout et tout passait par elle dans ce travail légal de sortie des enfants de ces tristement fameux camps dits « d'hébergement ». A la veille des rafles, pratiquement tous les enfants sont sortis des camps de Rivesaltes et de Gurs.

A Palavas-les-flots, les enfants connaissaient d'abord « Mamanita », la cuisinière italienne qui était là depuis toujours. La responsable Sabina Zlatin était par monts et par vaux, soit pour convoier des enfants, soit pour chercher des adresses de familles d'accueil surtout pour les tous petits. Marcelle

Aizenberg³⁰, une jeune de 23 ans la remplaçait ; elle accueillait les enfants et s'occupait surtout des grands. Elle fut aidée, un temps par Régine Furmanski, puis par Dora Leidervarger, son amie depuis l'école Lucien de Hirsch. Celle-ci se morfondait à Moissac, chez les Simon, Shatta et Bouli et vint la rejoindre en avril 1942. Elle avait 19 ans et se souvient : la journée se passait à laver les enfants dans une petite cuvette, après avoir enlevé les poux au pétrole. Pour les retaper, on leur servait une bouillie de céréales que certains trouvaient amère et impossible à manger.

Mais dans l'ensemble, les souvenirs souvent fragmentaires sont plutôt positifs même si, la plupart des enfants vivent dans ce lieu les premiers moments de séparation d'avec leurs parents. On se souvient de la visite de délégués de la Croix-rouge qui a valu pour tous un supplément de confiture, des nappes sur les tables et des tabliers blancs pour les filles.

En mars 1942, l'OSE décide d'ouvrir une colonie de vacances à Palavas. Le groupe déménage à Saint Roch, route de Carnot, un endroit plus confortable, un ancien sanatorium trouvé par l'abbé Prévost, un jésuite en relation avec Sabina Zlatin. Les enfants venaient de partout, souvent des familles réfugiées dans la région. Léon Reifman était moniteur infirmier. Il s'entraînait à sauter par la fenêtre au cas où les Allemands viendraient. C'est ce qui le sauva à Izieu. Il y avait aussi Berthe Mering, une dame formidable qui résidait à Palavas et qui devint économe bénévole. Elle avait connu l'OSE en Russie et suivait son

³⁰ En 1940, elle fut dénoncée comme communiste par la concierge de son immeuble. Relâchée, elle va en zone sud, Moissac d'abord puis Montpellier. Elle est engagée par l'OSE et suit les enfants de Rivesaltes à Palavas, Campestre, puis Izieu. Grâce à Berthe Mering, elle quitte la maison avant l'arrivée des Allemands. Elle se spécialise ensuite dans le convoyage des enfants vers la Suisse.

filis qui travaillait comme physicien à Montpellier. Bundiste, elle était le correspondant en France du Jewish Labour Committe (JLC), puis s'est spécialisée dans la filière suisse³¹.

En août 1942, la grande rafle des Juifs étrangers de zone sud atteint Palavas, les gendarmes viennent chercher tous les enfants juifs polonais y compris Marcelle Aizenberg. Tout le groupe ressort du camp d'Agde sain et sauf grâce à l'intervention de la préfecture de l'Hérault. En particulier de Roger Fridrici. En novembre 1942, avant l'arrivée des Allemands en zone sud, tout le groupe, soit une douzaine d'enfants et tout l'encadrement part dans une maison de Campestre, près de Lodève en attendant l'ouverture de celle d'Izieu.

³¹ En fait, elle convoyait des enfants pour le compte du Bund vers la zone sud, puis vers la Suisse. Après la guerre, elle s'occupa du vestiaire de l'Arbeter Ring fourni par l'Amérique. Voir Les orphelins de la Shoah, p177.

Touring Hotel : « Une maison dans une ville d'eau »

Vic sur Cère

Centre d'accueil de l'Amitié chrétienne (œuvre interconfessionnelle de secours) financé par l'OSE

Juillet 1942-1944

Maison pour jeunes filles, puis mixte

Dirigé par Henriette Frenkel-Malkin, responsable de l'OSE à Agde, puis à partir de décembre 1942 par Suzanne Vincent-Jacquet, résistante de Marseille.

Madame Berger : cuisinière

Educatrices :

Raïssa (Mireille) Bloch- Gorlin, arrêtée en passant en Suisse, était la sœur de Jacques Bloch.

Jeanne Frenkel-Horowitz, sœur d'Henriette Malkin. Elle travaillera jusqu'à la fin de la guerre dans le circuit Garel à Valence, puis Lyon.

Vic-sur-Cère : une ville d'eau du Cantal où se refugia un temps, la direction de l'OSE après son départ de Montpellier. En fait c'est la famille Malkin qui vient en éclaireur pour installer la maison. Le dr Isia Malkin avait travaillé pour l'OSE au camp d'Agde et de Rivesaltes. Henriette sa femme doit diriger la maison. Il y a également leur fils Joël qui a deux ans et Jeanne la sœur d'Henriette qui est monitrice, avant de partir dans le circuit Garel

Le Touring hôtel, un ancien hôtel désaffecté, avec un joli jardin derrière, mais surtout un grand salon avec un piano.

Vic sur Cère

La maison abrita des jeunes filles d'origine allemande ou apatride sorties des camps d'internement par l'OSE, puis des enfants de tous âges au fur et à mesure des arrestations, mais aussi des jeunes filles non juives arrivées de Marseille avec la nouvelle directrice Madame Jacquet.

Il fait froid l'hiver dans le Cantal, très froid au point qu'il fallait réchauffer les moteurs d'automobile qui marchaient au gazogène avec des brandons de bois. Aussi les jeunes se souviennent du vin chaud du vendredi soir, pour le shabbat, mais surtout des couvertures fournies par le Secours national qui ont servi à confectionner des chaussons et des robes venues de chez les Quakers, américains.

Miron Zlatin était censé assurer l'intendance de la maison. Il y montait de temps en temps et put cacher deux jeunes garçons sortis des camps d'internement Paul Niedermann et son copain Théo qui parlaient à peine le français.

Le centre n'a fait l'objet d'aucune arrestation malgré l'hostilité larvée de la population. Il était pourtant connu des autorités françaises, de l'état-major de liaison allemand à Aurillac et de la Milice dont le chef départemental résidait à Vic. Il faut dire que dans le même temps Roger Bohoure, secrétaire de mairie adjoint fournissait des fausses cartes d'identité.

Au début de l'année 1942, l'abbé Glasberg préfère « aryaniser » la

maison pour plus de sécurité. Henriette Malkin part à la « Villa Mariana » à Saint-Raphaël et laisse la place à une directrice non juive.

Encart

Frédérique Chaïmowitz et sa sœur Suzanne sont arrivées là après l'arrestation de leur grande sœur Christine dans leur maison familiale de Besançon. Un voyage de 17 heures enfermées dans un wagon de marchandises, assises sur des caisses de vaisselle de Limoges pour rejoindre une cousine à Lyon qui leur donne l'adresse de Vic-sur-Cère par l'intermédiaire de l'abbé Glasberg. Elles vont y rester deux longues années.

Frédérique a 15 ans et des souvenirs mitigés de cette période. Elle évoque l'attente et la peur : l'attente de nouvelles, mais jamais personne pour elles, jamais personne pour prendre leur défense, pour les protéger ; la peur des descentes de la Milice : plusieurs fois tous les enfants sont partis en catastrophe dans la campagne voir le lever du soleil, les plus grands encadrant les plus petits.

Elle-même avait déjà vécu l'arrivée des policiers en pleine nuit, cette nuit du 13 au 14 juillet 1942 où tout avait basculé pour elle avec l'arrestation de leur sœur aînée, de deux ans à peine plus âgée qu'elle. Le désarroi de sa mère qui décide d'envoyer ses deux autres filles en sécurité chez une cousine à Lyon. Elle ne devait plus jamais les revoir. Frédérique se souvient de la période des Malkin qui habitaient en dehors de la maison : elle, était une femme très réservée, assez lointaine, lui plus chaleureux, plus rassurant.

Des éducatrices comme Jeanne Frenkel ou Raïssa Gorlin apportaient l'affection qui manquait à tous ces enfants. La mort de sa petite fille Dora de la maladie de Krupp dans la maison par manque de soins rapides fut un choc pour tout le monde.

Frédérique et sa soeur devaient partir pour les Etats-Unis avec le dernier convoi organisé par l'OSE et les Quakers en octobre 1942. Frédérique atteignait juste la limite d'âge. Malheureusement après un voyage en train jusqu'à Agde avec Henriette Malkin, il a fallu rebrousser chemin. Les bateaux ne partaient plus, faute de visas de sortie. On leur a donné comme prétexte que les bateaux étaient coulés en Méditerranée.

Pour elle, la période suivante est plus sombre. Elle se souvient du linge qu'elle devait laver avec une pâte qui brûlait les doigts et qu'elle allait rincer à la rivière, en le transportant dans une brouette. Rien ne pouvait la réchauffer, même le breuvage bouillant qui ressemblait à du café et qui était à base de pois chiche grillés. Elle se souvient de pommes vertes qui avaient donné la diarrhée à tout le monde, de « tante Suzanne » qui ne l'aimait pas du tout, au point d'avoir été son souffredouleur. A peine sortie d'une diphtérie, elle devait travailler à la cuisine et porter les grosses gamelles collectives. Heureusement qu'il y avait les copines, certaines plus âgées. Elles se sont cultivées par capillarité. Il ne se passait pas grand-chose dans le Cantal, sauf en 1943, un film américain tourné au Touring Hôtel avec Madeleine Sologne et Jean Marais. Ce fut le grand évènement...

(doc)

LES MAISONS PRATIQUANTES

Château des Morelles

31100 Brout Vernet (Allier)

Centre d'hébergement de stricte observance.

Melle BASS, puis M. ZELIKOWSKI (directeurs)

Jacques COHN (chef éducateur, inspecteur)

Joseph COGAN (administrateur)

Médecins :

Dr Salomon GLUCK (déporté en février 1944)

Dr BECKER

Encadrement :

Robert WEIL (éducateur, déporté avec enfants et jeunes n'habitant pas sur place) ; Hébreu et mathématiques

Pour les petits : Paula Cohn, Gaby WOLFF (Niny), Marta Mann

pour les grands, groupe mixte : Henri DYBNIS et Myriam Weichselbaum.

Une centaine de jeunes d'âge très différent, du jardin d'enfants aux adolescents. Dispersion des enfants en février 1944.

Cette maison dite « des vieilles Morelles » avait été ouverte par le rabbin Zelman Schernshon qui l'avait cédé à l'OSE en 1941 pour en faire une maison de stricte observance. Les effectifs ne cessent de grossir pour atteindre plus de

la centaine en décembre 1942. Beaucoup d'enfants de tous âges sortaient des camps d'internement en particulier de Rivesaltes, après être passés par Palavas. Ils étaient souvent de langue allemande et passaient un temps aux Morelles avant de partir en Suisse. C'est le cas de Juliana Jung, l'une des 108 enfants sortis in extremis du train de déportation à Vénissieux. Norbert Herz, lui sortait de Rivesaltes... (voir encart)

« La colonie » comme on l'appelait dans la commune était située à 300 mètres environ de la nationale 9, sur le hameau d'Escolles.

Les enfants allaient à l'école de Broût-Vernet, dans la classe d'un jeune instituteur débutant Roger Gaume qui a gardé un souvenir ému de ces enfants. Il parle de leur soif d'apprendre, de leur curiosité intelligente, de leur niveau intellectuel supérieur à la moyenne. Marc Alter fut reçu premier du canton au certificat d'études. Simon Gerstenkorn (dit shimen) pouvait indiquer sur une carte muette tous les caps, baies et îles de l'Amérique et de l'Asie.

Le directeur Adrien Zélikowski, était un mathématicien, officier dans l'armée française, autoritaire à l'excès. Il avait une réputation de sévérité, les enfants n'avaient le droit d'aller aux toilettes qu'à certaines heures, il était aussi très coléreux. L'un des enfants, Joachim Grünfeld se souvient d'avoir épié ses faits et gestes, en particulier la visite hebdomadaire de deux gendarmes des environs qui venaient à la colonie en vélo. Ils étaient reçus par le directeur en costume d'officier et trinquaient avec lui en discutant ; sans doute un moyen d'entretenir d'utiles rapports de bon voisinage.

Jacques Cohn, envoyé par la direction vint le seconder avec le titre d'inspecteur

pédagogique, Zelikowski ne s'occupant que de la partie administrative.

Il avait le projet de créer une classe pour faire avancer les grands et même amener certains, les plus doués au baccalauréat. Cette classe fonctionna jusqu'à la liquidation de la maison, avec un groupe d'adultes pour les encadrer. Il recruta comme enseignant Robert Weill, cousin du Docteur Joseph Weill qui n'habitait pas sur place. Scientifique de formation, il donnait des cours d'hébreu et de mathématiques aux grands. D'une très grande érudition talmudique, il traduisit une lettre de Maïmonide sur le calendrier hébraïque que l'un des jeunes Simon Gerstenkorn (dit grain d'orge) commenta. Il semble lui avoir aussi communiqué le goût des mathématiques car Simon faisait des logarithmes à ses moments perdus.

Henri Dybnis et Myriam Wechleselbaum qui deviendra sa femme se sont connus à Broût-Vernet. Elle était jeune et belle, mais aussi chaleureuse avec les enfants. Henri, très dynamique et sportif s'occupait des jeux et de la musique, mais se tenait à distance de la religion, sans la dénigrer. Dyb comme l'appelaient familièrement les grands dont il s'occupait, était très proche des jeunes, il leur inculquait des principes de vie et d'éducation simples et difficiles en ces temps troublés : être droit, debout et courageux.

Les petits (de 5 à 10 ans) étaient encadrés par trois éducatrices, Marta Mann, institutrice allemande, très rigide, Paula Cohn, la sœur de Bô qui ne dormait jamais et s'occupait des enfants la nuit et Niny, jeune fille de 19 ans, sortie frais et moulue de l'école de jardinière d'enfants de Vichy.

La maison de Broût-Vernet connut de multiples arrestations dont celles de Joseph Gogan et de ses deux enfants, Emile et Fanny, adorés de tous (5 et 3

ans) en novembre 1943 que les soldats allemands sont venus chercher. Sa femme n'a été épargnée que parce qu'elle était à la clinique à Vichy pour accoucher.

Recherché à son tour Robert Weill quitta Broût-Vernet en 1943, pour la maison d'enfants de Saint-Paul en Chablais (Haute-Savoie), réputée plus tranquille car située dans la zone italienne.

En avril 1944, sa tentative de passer en Suisse avec sa femme et ses enfants échoue. Ils sont arrêtés et déportés à Auschwitz, lui seul revient.

Les enfants sont dispersés début 1944 dans le circuit Garel. Beaucoup étaient déjà partis en Suisse. Un certain nombre avaient pu rejoindre la maison d'Ulisbach dirigé par Henri Dybnis, le moniteur des grands. Un quarantaine de ces enfants « spécifiques », c'est-à-dire particulièrement en danger, d'après le jargon de l'époque, y vivaient heureux et libres.

La maison de Broût-Vernet devient un centre des Quakers avec à partir d'avril 1944, une nouvelle directrice Andrée Montagnon.

En encart

Norbert Herz est né à Berlin. Il se souvient d'avoir quitté sa ville natale au lendemain de la Nuit de Cristal en taxi vers la frontière Belge, pour rejoindre la famille maternelle. Puis la France en train pour atteindre Boulogne sur Gesse, enfin le camp de Brens et Rivesaltes : le froid, le vent, la faim, une petite fête de Noël dans une baraque de la Croix-rouge : un peu de chaleur et de joie dans cette vie triste, enfin Palavas les Flots et Brout-Vernet.

« Nous couchions à cinq dans une chambre. J'ai le souvenir du froid et de la

neige l'hiver dans l'Allier. A cette époque, nos moniteurs étaient convaincus qu'il était très sain de dormir les fenêtres grandes ouvertes. Le résultat était que beaucoup d'enfants mouillaient leurs lits. Autre chose très en vogue était la douche matinale. Myriam, notre monitrice avait la charge de forcer les gosses récalcitrants sous les douches.

L'hiver, n'ayant pas de chaussures adéquates, je portais des bottes de dames avec talons que ma tante m'avait envoyées de Gaillac.

J'ai connu la première directrice Melle Bass, une vieille dame dépassée par les évènements. Puis M Zélikowski a régné en maître dans la maison. Il battait les enfants et nous avions très peur de lui.

Chaque matin, nous marchions en rang jusqu'à l'école communale de Broût-Vernet. Personnellement, je veillais toujours à bien me comporter, car j'avais très peur d'être envoyé chez le directeur. Les après-midi étaient vouées à l'instruction religieuse : nous apprenions à lire l'hébreu et à comprendre la Torah.

De l'école, je garde un bon souvenir. J'aimais les cours surtout la géographie. Les instituteurs nous appréciaient beaucoup parce que nous avions un niveau plus élevé que les autres écoliers. Ils venaient souvent au château.

Nous, les enfants allions souvent chez les paysans du village. Je me souviens en particulier de la fermière Colette chez qui on allait chercher le lait et qui nous donnait des biscuits à vaches. On se disputait pour y aller, car nous avions faim au château. »

L'itinéraire de Norbert ne s'arrête pas là. L'été 1942, il obtient la permission de passer quelques temps chez son oncle et sa tante qui résidaient à Gaillac, libérés de Rivesaltes pour mauvaise santé : un temps heureux, en famille, à la

découverte de la vie paysanne. Malheureusement, tout le monde est arrêté lors de la rafle du 26 août et dirigé vers le camp d'Albi. « Je n'oublierais jamais les pleurs et les supplications de mon oncle et de ma tante. Arrivés au camp d'Albi dans la nuit, j'ai demandé à rejoindre ma mère à Rivesaltes. La même nuit, accompagné d'un gendarme j'ai voyagé en train. Nous sommes arrivés le lendemain matin. A l'ilot K, j'ai retrouvé ma mère qui me croyait en sécurité à Broût-Vernet. Rivesaltes avait encore changé en pire. Des gens mourraient de faim et de maladie. Ma mère gardait les malades et les mourants la nuit. En se rendant utile, elle pensait sauver sa vie. Elle avait vu juste.

Un matin, les déportations ont commencé. Les enfants furent enfermés dans une baraque. Nous avons attendu toute une journée. Puis dans l'après-midi, les parents qui n'avaient pas été déportés sont venus récupérer leurs enfants. J'entends encore les pleurs et les cris. Ma mère était parmi eux. Elle m'a raconté qu'elle était déjà dans le camion lorsque le médecin du camp la fait redescendre argumentant qu'il avait besoin d'elle. De Rivesaltes ma mère a été transférée à Gurs où elle est restée jusqu'à la Libération. »

L'OSE arrive à faire ressortir Norbert qui retourne à Broût-Vernet. Il y reste jusqu'en mai 1943, date à laquelle il part en Suisse avec un convoi d'enfants puis en Palestine avec l'Alyah des jeunes. Il y reste plusieurs années et vit maintenant à Londres.

Et Niny ? Niny, c'est Gaby Wolf, future Gaby Cohen. Elle passe son bac philo à Limoges en 1941, où s'étaient repliés bon nombre de Juifs alsaciens. Niny est aussi la cousine germaine de Pierrot kaufmann et

rêve de marcher dans les traces de ses aînés. Impatiente d'agir, elle rejoint les « éclaireuses aînées » où elle retrouve bon nombre de ces jeunes filles qui deviendront peu de temps après, convoyeuses d'enfants, monitrices, sillonnant les routes à vélo pour porter de l'argent, des fausses cartes, ou d'autres papiers. Elles sont à peine plus âgées que les enfants qu'on leur confie.

Niny connaît l'existence des maisons d'enfants de l'OSE, mais Andrée Salomon, qu'elle rencontre sur un quai de gare, lui conseille de se former. Elle passe donc le diplôme de jardinière d'enfants, à l'école Montessori de Strasbourg, évacuée à Vichy de Mademoiselle Brandt, à Vichy. Et c'est ainsi que la jeune Niny fait ses premières armes avec tous les enfants du personnel politique vichissois : les petits enfants de Madame Pétain, les enfants du Docteur Menestrier (médecin personnel du Maréchal), et le fils d'Amédée Du Paty de Clam (dernier Commissaire aux questions juives). Etrange époque !

Sa rencontre avec Bô Cohn de l'OSE, par hasard, à la boucherie *casher* de Vichy où Il venait chercher du ravitaillement pour la maison de Brout- Vernet lui permet de sauter le pas. Elle est engagée fin 42 et peut mettre en pratique les enseignements de Melle Brandt sur la richesse de chaque petit enfant, sur l'importance de la rigueur, mais surtout que l'éducation n'est rien sans amour et don de soi : ce que Niny a toujours appliqué, avec modestie partout où elle est passée. À Brout-Vernet, elle retrouve l'atmosphère religieuse du mouvement *Yeshouroun* auquel elle est attachée.

L'étai se resserre vis à vis des Juifs étrangers, l'arrestation de l'économe de la maison en novembre 1943 Joseph Kogan, ainsi que de multiples autres militants dont Alain Mosse accélère la dispersion des enfants. Elle ne peut participer au circuit Garel, à cause de son physique typé, elle est classée « spé », il faut comprendre « spécifique », mais circule entre Lyon et Limoges où elle convoie des enfants sous les ordres de Germaine Masour, « la dame en noir avec son manchon ». Avec des faux papiers au nom de Gaby Vignal

Elle était hébergée dans l'appartement de Margot dans ses déplacements. Elle y retrouve Rina Berheim Néher, Jacqueline Weill, future épouse de Théo Dreyfus et bien d'autres. Elle travaillait également avec Bella Stourzé.

Elle circule jusqu'à la fin de la guerre pour payer les nourrices ou visiter les enfants, à Montpellier, Sète, Nîmes. A Sète elle se réfugie, après le couvre feu dans un hôtel, en face de la gare, qui n'était autre qu'un hôtel réquisitionné pour les soldats allemands. Elle en a été quitte pour une nuit blanche

Ses deux frères, plus jeunes ont du partir en Suisse, avec un convoi de Loinger en 1944 car une lettre anonyme de dénonciation est arrivée chez ses parents à Ganat concernant ses activités.

Le Couret (maison pour filles)

Par La Jonchère

87340 - Haute Vienne

**Pour les jeunes filles de stricte observance venues de Montintin, puis du
Mas Jambost**

Route d'Angoulême

87000 Limoges (Haute Vienne)

Encadrement :

Annie et Ber KRAKOWSKI

Lison KLEMANN

Robert LEVY

Lollo Muller

Entretien :

Monsieur Schlachter, intendant

Salomon et Amalia KANNER

Les WEISSMANN

Francis Levy : médecin

Ouverture août 1941, fermeture en 1944

Le Couret est un château, entouré d'un grand parc avec un étang, en pleine campagne, mais sur une route de passage de troupes et non loin d'une ferme. Il fut loué au dr Adrien Tarrade de Limoges pour remplacer le Mas-Jambot, trop proche de la ville. Il est destiné en priorité aux jeunes filles pratiquantes descendues de la région parisienne dans l'annexe de Montintin, dit la

Chevrette. Anna Krakowski les suit depuis Eaubonne où elles ont atterri, après leur départ précipité d'Allemagne ou d'Autriche, au moment de la Nuit de cristal. S'y rajoute une quarantaine d'enfants sortis des camps et placés dans le département de l'Hérault.

C'est une belle maison, dans un endroit paisible qui abrita un camp d'Eclaireuses animée par Lison Kleeman au printemps 1942, c'est à ce moment qu'elle sympathisa avec la directrice.

Anna Krakowski est une femme réservée, d'allure sévère, mais d'une haute culture juive et classique. Elle avait soutenu un doctorat à la Sorbonne sur le rôle de la femme dans l'œuvre d'Emile Zola. Peu maternelle, elle avait des difficultés relationnelles avec les jeunes filles. Son mari, la secondait utilement. Polyglotte, il connaissait le russe, l'allemand et l'hébreu et lui aussi, était féru de Talmud.

Outre le couple Krakowski qui s'occupait de l'enseignement religieux et des cours de Français, un autre couple, les Weissmann, aidait à l'entretien et la femme, couturière à Varsovie avant la guerre, donnait des cours de couture. Enfin les Kanner étaient chargés de la cuisine et du ravitaillement. Amalia Kanner, la cuisinière de Montintin servait de confidente.

« le manque de nourriture était bien plus aigu qu'à Montintin, et nous dépendions de la bonne volonté des fermiers français. L'un d'eux était un jeune homme aimable, (...) Ce brave homme prit l'habitude de m'apporter à la cuisine du lait et du beurre en supplément. (...) Monsieur Schlachter, avait très peu d'argent, ou même pas du tout, pour payer les Français. J'étais émerveillée par ses pouvoirs de persuasion. Il ne revenait jamais les mains vides. (...)

Le Couret était si ancien qu'il n'avait aucune plomberie intérieure. Une source qui courait derrière le château était notre point d'eau pour la lessive, la cuisine et la boisson. (...) A la fin de l'année 1941, quand la neige recouvrit le sol, le Couret vint à manquer de papier, les magazines (collection des années 1870-80, laissées par l'ancien propriétaire ndlr) furent alors utilisés pour allumer le feu à la cuisine et comme papier toilette.

Les enfants étaient occupés à couper du bois, à porter l'eau, ramasser les fruits, aider à la cuisine, coudre, tricoter et faire du crochet, à tenir leurs chambres propres, et tout cela devait être fait avant ou après l'école.³² »

Les enfants les plus jeunes avaient des cours dans la maison, dirigés par une institutrice nommée par l'éducation nationale, Madame Drouillas, très appréciée des enfants. Les autres allaient à l'école communale.

L'ambiance est diversement appréciée. Ida, esseulée après la rafle d'août 1942 qui lui prend ses parents à Sablet, un village provençal au cœur du comtat Venaissin, raconte sa détresse et son mal être au Couret ; elle se réfugie dans les études : « La maison était dirigée par un couple. Elle super-intellectuelle, donnait des cours de latin qui me passionnaient. J'étais très contente. En trois semaines, j'avais rattrapé le niveau en latin, j'étais à la tête de la classe, je jubilais.

J'étudiais du matin au soir. C'était fantastique, sauf toutes ses filles qui se balladaient toutes nues, chantaient, se chamaillaient, multipliaient les querelles et les mesquineries d'un petit monde féminin que je ne connaissais pas et qu'aujourd'hui encore je ne peux pas supporter.

La surveillante, une juive polonaise assez dure, nous réveillait dès 6 heures du

³² Témoignage d'Amalia Kanner, in *Enfances juives en Limousin, op.cit.*, pp 177-181

matin. Près de Limoges, il fait froid l'hiver. On nous faisait sortir gymnastique dans l'air glacial du matin , puis douche froide. En un mot ambiance très maternelle, très familiale, très chaleureuse, très pédagogique.

J'ai été malheureuse comme les pierres. Sans l'étude et une ou deux filles gentilles, je serais morte ou tout comme. ³³»

En octobre 1942, la maison abrita le mariage religieux de Vivette et Julien Samuel : un moment d'espoir en ces temps de cataclysme.

Mais comme dans toutes les maisons, le chauffage et le ravitaillement sont difficiles et les vêtements chauds manquent surtout pour les enfants sortis des camps.

Depuis l'été, la chasse aux Juifs étrangers commençait dans la région. Déjà, au début de l'année, deux petites filles avaient été emmenées par les gendarmes pour rejoindre leurs parents au camp de Rivesaltes au titre du regroupement familial. En Eté, avant même la grande rafle d'août, sept jeunes filles de plus de 16 ans ont été arrêtées et regroupées au camp de Nexon. C'est ce qui arriva à la famille Kanner, que la gendarmerie vint chercher en juillet 1942. Prévenus à temps, ils fuirent dans les bois, puis à Limoges. Arrêtés, ils sont internés au camp de Nexon, et sauvés de la déportation.

Aussi, lorsqu'en novembre 1942, les Allemands envahirent la zone sud, un vent de panique souffla au Couret : tout le personnel étranger alla se cacher chez des paysans de la région. Les Krakowski, d'origine russe et polonaise, allèrent chez le Dr Francis Lévy à Limoges, puis à Clermont-Ferrand où Anna exerça quelques mois le Français au collège Sainte-Marguerite avant de partir en

³³ Ida Akerman-Tieder, *Et tu raconteras à tes enfants*, édit. Erez, Jérusalem, 1995, p. 109.

Suisse à l'automne 1943.

Avant son départ du Couret, Madame Krakowski contacte Lison Kleeman (chef Cabri) qui monte aussitôt à La jonchère avec sa mère comme cuisinière et une amie éclairceuse Lollo Muller. Elle assure l'intérim avant l'arrivée de Robert Lévy et de sa femme qui avait fermé l'internat de Limoges.

« De tout le personnel, il ne restait que Madame Drouillas qui était très aimée des enfants et très dévouée. La vie continuait son cours. Vendredi soir et samedi, les filles mettaient des chemises blanches qu'elles avaient fabriquées et le repas shabbatique était strictement observé. A Pourim, Bertrand Joseph, ancien ministre officiant à la synagogue de Strasbourg, est venu dire la Meguila et nous avons fait des quantités de beignets. Les enfants se sont déguisés. A Pessah, il est venu pour les offices et le nettoyage de Pâque a été observé dans les règles !

Le petit séminaire de Limoges ayant dû fermer, son directeur, beau frère du Grand Rabbin Deutsch a été nommé au Couret. Il y est venu avec sa femme, sa mère et deux petites filles. L'été s'est passé en promenade, gymnastique, jeux et nous avons fait un spectacle invitant des gens de Limoges et les instituteurs de la Jonchère.

Les fêtes de Tichri ont été célébrées, et vers Hanouka les rafles devenaient plus menaçantes. Petit à petit nous avons caché les plus grandes filles et accueilli quelques garçons avec leurs monitrices de la maison de Chabannes qui avait été fermée.

Au printemps 1944, ayant accompagné deux fillettes dans une famille d'accueil de la région de la Durance, je reviens deux jours plus tard et trouve la maison

désertée, les portes ouvertes. Mais tout était en ordre.³⁴ »

A partir du début de l'année 1943, au fur et à mesure que le circuit Garel devient opérationnel, les enfants les plus menacés partent en familles d'accueil ou sont dirigés vers la Suisse. Des regroupements d'enfants d'une maison à l'autre sont décidés à partir de Limoges par Germaine Masour et en accord avec les directeurs. Ainsi, après l'arrestation des Cogan, Le Couret accueille des enfants de Broût-Vernet avec leur monitrice Paula Cohn, la sœur de Bô. D'autres viennent de Chabannes qui ferme ses portes en janvier 1944.

Après l'arrestation de tout le bureau de Chambéry, le 8 février 1944, ordre est donné de disperser tous les enfants des maisons. Ceux du Couret furent dirigés sur Montintin.

Beaucoup de monitrices, comme Lison Kleeman ou Lollo Muller s'engagèrent dans le réseau Garel.

³⁴ Témoignage de Lison Kleemann, 1983, archives privées OSE.

Internat de Limoges

8 cours Jean-Pénicaud

87000 Limoges (Haute Vienne)

Ouverture décembre 1940, fermeture en 1943

Cette grande maison bourgeoise, massive, située en plein centre de la ville, 8 cours Jean-Pénicaud hébergeait les élèves de l'ORT ainsi que beaucoup d'élèves juifs des campagnes environnantes, soit une soixantaine. Rapidement trop petite, un dortoir fut aménagé en annexe, impasse Casimir Ranson.

L'internat était donc mixte, ainsi que l'école de l'ORT située rue du Mas-Rome dans un faubourg de la rive gauche qui rassembla une centaine d'adolescents formés aux métiers de l'électricité (atelier de TSF pour les garçons) et de la couture (atelier de mode et couture pour les filles). L'ORT possédait également la ferme de Blémont, à Chaptelat qui servit à cacher certains garçons au moment de la fermeture de l'internat. Les autorités de Vichy ne voyaient pas d'un mauvais œil cet établissement qui favorisait le retour à la terre et le reclassement professionnel.

Il n'en est pas de même du Petit séminaire israélite de Limoges (PSIL), rattaché à l'internat, qui fut très rapidement dénoncé par Robert Antignac, le Commissaire aux questions juives de la région. Cette initiative, remarquable en ces temps de guerre, venait du rabbin Abraham Deutsch, épaulé par Bô Cohn qui avait travaillé avec lui à la création de cours religieux par correspondance. Le PSIL dont une partie des locaux étaient rue Montmailler (tandis que les lieux

de restauration étaient dans l'internat), servait de centre de formation des futurs rabbins mais également de lycée pour les classes du second cycle menant au baccalauréat³⁵. Ouvert en mai 1942 avec une vingtaine d'élèves, le PSIL ne ferme qu'en avril 1944.

L'internat était dirigé par Robert Lévy et sa femme Lily, cousin de Gaston Lévy, directeur de la pouponnière et beau-frère du rabbin Deutsch. Ils y habitaient avec leurs deux petites filles jusqu'à la fermeture pour ensuite diriger la maison du Couret, après le départ précipité de la directrice Anna Krakowski.

Animateurs :

Loudi Teicher, puis Théo Klein (chargé du réveil et des offices). Il était également professeur de mathématiques au PSIL

Esther Bloch-Teicher y était lingère.

Encart

Jacques Cohn dit Bô, est sans aucun doute le chef de file de la tendance strasbourgeoise religieuse. Issu d'une famille allemande de Strasbourg, il entreprend de brillantes études de philosophie lorsque la guerre éclate. Démobilisé en 1940 il est frappé par le *numerus clausus*, alors qu'il voulait préparer une thèse à l'université de Clermont-Ferrand où était repliée celle de Strasbourg. Il décide alors de se consacrer à la vie

³⁵ De nombreux futurs cadres communautaires le fréquentèrent : Théo Dreyfus, Max Warchawski, Benno Gross, Jean-Paul Bader, Lucien Lazare, Alfred Pollak etc Voir *Enfances juives en Limousin*, p.184

juive par l'intermédiaire du mouvement de jeunesse religieux *Yeshouroun* et, pour gagner sa vie, de donner des cours d'instruction religieuse à la communauté israélite de Vichy. En août septembre 1941, il dirige une colonie de vacances dans l'annexe du château de Montintin, puis est appelé à Limoges pour s'occuper du service d'assistance aux enfants, organisé par l'Aide sociale israélite aux populations repliées d'Alsace.³⁶ C'est là qu'il rencontre Margot, sa future femme.

Il est ensuite chargé par les Eclaireurs israélites de la rédaction des cours par correspondance pour les cadres scouts en lien avec le rabbin Samuel Klein. Au côtés du rabbin Deutsch, il met sur pied les études du petit séminaire, le PSIL de Limoges qui accorde une large place aux matières juives. Ses activités provoquèrent la suspicion de la police, comme « servant à masquer une propagande hostile au gouvernement. A partir de novembre 1942, il est assigné à résidence à Bussière-Poitevine, alors qu'il dirigeait la colonie d'Ussac. En mai 1943, il échappe de justesse à une arrestation grâce à l'intervention de Joseph Weill qui obtint son assignation à résidence au château des Morelles de Broût-Vernet.

Sa longue silhouette dans son manteau noir qui lui valut le surnom de « curé » l'aida sans doute à éviter les arrestations. Méthodique, patient, précis, d'une très grande culture aussi bien religieuse que profane, il

³⁶ Regroupement en Dordogne des œuvres sociales de Strasbourg, présidées par le grand rabbin Hirschler, repliées en même temps que les populations alsaciennes et lorraines. Elle est l'une des neuf organisations d'assistance constituant en zone Sud la Commission centrale des œuvres juives d'entraide. Très vite elle coopère avec l'OSE.

notait tout sur des petits carnets. Mais surtout il était toujours à l'écoute des autres qu'ils soient petits ou grands.

.

Pouponnière

6, rue Eugène Varlin

87000 Limoges (Haute Vienne)

Première Directrice et fondatrice : Mme GRUNWALD

Puis Dr Gaston LEVY (inspecteur des maisons d'enfants de l'OSE)

Adjoint : Dr Francis LEVY, médecin de l'OSE à Limoges et beau-frère du grand rabbin René Hirschler.

M^{lle} Germaine Lévy infirmière-chef, prend la suite de la direction de la pouponnière sous le nom de Germaine May

Marguerite Haguenuer née à Kalshrure hébergée à la pouponnière occupa les fonctions de jardinière d'enfants de juillet 1942 à décembre 1943

De quarante à soixante enfants jusqu'à la fermeture en 1943.

Lorsqu'en 1941, le docteur Gaston Levy prit la direction de la pouponnière au nom de l'OSE, celle-ci existait déjà, fondée par une association privée, « l'Association aux enfants de réfugiés » dont le siège était situé dans le 20^e arrondissement de Paris.

Elle était située rue Eugène Varlin, au milieu d'un parc, dans une très belle maison privée, malheureusement peu adaptée à sa fonction.

Le Docteur Levy fit installer une cuisine spéciale pour les enfants, une biberonnerie, et une infirmerie avec des boxes individuels séparés par des paravents vitrés. L'atelier de menuiserie de Montintin fournit la plupart des éléments y compris une table spéciale pour préparer les

biberons des tout petits, et de petits casiers individuels contenant des compartiments pour six biberons.

Les soignantes étaient recrutées généralement parmi les jeunes femmes et jeunes filles des familles juives réfugiées à Limoges et dans les environs ou des jeunes filles de la maison du Couret.

Gaston Levy joua un rôle important à l'OSE

Poulouzat

87920 Condat (Haute Vienne)

Encadrement : M. et Mme JOB

Monitrices éducatrices :

Lotte SCHWARTZ (quelques mois après Chaumont),

Simone WEIL (LIPMAN)

.Jusqu'en février 1944 :

Mme KLEIN (médecin),

Ilse ADLER (cuisinière) dite Madame Hélène

De décembre 1944 à septembre 1945 :

Melle JACOB (directrice), M. BOTH (directeur).

Jardinier : Robert LEVY

Lingère : Rosette LEVY née PELZWERGER

Poulouzat par Condat, située au sud de Limoges sur les bords de la Vienne est ouverte par Robert Job en juin 1942 pour recevoir les enfants de Chaumont et les derniers sortis des camps d'internement. Stratégiquement, le Limousin est une région refuge qui concentre à Limoges même le bureau de l'OSE devenue 3^e direction santé de l'UGIF, l'internat et la pouponnière.

Robert Job qui connaissait, par ses activités antérieures, Edmond Dauphin obtint l'autorisation d'ouvrir cette « maison de la petite

enfance », selon sa dénomination officielle. Elle fut agrandie par un bâtiment annexe et constitue un bel ensemble avec son potager cultivé par les enfants et un terrain de jeux. Il n'y a pas d'eau courante et il faut chercher l'eau dans la rue avec une pompe à bras. Mais en revanche, on n'a pas souffert de la faim à Poulouzat grâce au lait concentré de l'école, et au ravitaillement facilité par les bons contacts entretenus avec les autorités de Limoges. Robert Job est un spécialiste en la matière.

La scolarité des plus petits est assurée dans la maison par Ruth Job, les autres vont à l'école communale de Condat ou à Limoges. La salle d'études avec sa bibliothèque de 400 ouvrages est la fierté de la maison. Mais elle cristallisa au moment du shabbat, les difficultés d'entente entre la pédagogie laïque de « ceux de Chaumont » et les pratiques religieuses de la maison. Il y eut même, aux dires de certains, une pétition pour allumer la lumière dans la bibliothèque le vendredi soir³⁷. Simone Weill-Lipman connaît l'OSE depuis le camp de Rivesaltes où elle était résidente volontaire recrutée par Andrée Salomon. Elle y organise des activités pour les adolescentes, et les Job, lui donne carte blanche pour faire de même à Poulouzat. C'est une animatrice dans l'âme depuis son adhésion aux éclaireuses juives de Strasbourg...à l'âge de douze ans. Elle aime les enfants et sait les occuper avec son expérience basée sur les méthodes scouts.

Certains dimanches, Marcel Mangel, le futur mime Marceau, jeune

³⁷ témoignage de Vera Lewin, in *enfances juives en Limousin*, op.cit., p. 174.

homme de 19 ans venait avec tout un programme d'ateliers artistiques. Quant à Eric Goldfarb, jeune chabannais d'origine allemande qui fut envoyé à Poulouzat comme jardinier se souvient d'avoir assisté à son premier concert symphonique à Limoges payé par Lotte Schwarz . La vie se déroule donc sans histoire jusqu'à ce jour du 8 février 1944, où Alain Mosse, du bureau de Chambéry, arrêté par Aloïs Brunner fait parvenir à Poulouzat son fameux télégramme exprimant l'urgence de fermer les maisons. Les enfants sont dispersés dès le lendemain. Mais la maison ne ferme pas.

Cour d'Ussac

19270 Ussac (Corrèze)

Colonie de vacances transformée en maison pour garçons pratiquants

1942-1943

Directeurs : Jacques COHN

Encadrement :

Margot KAHN, Paul BLUM

Armand et Jeannette REIN

Dans les collines corréziennes, à trois kilomètres de Brive se trouve le hameau d'Ussac. Dans une jolie maison en pierre, à peine aménagée, Bô Cohn, inspecteur pédagogique des maisons d'enfants, avait eu l'idée d'organiser une colonie de vacances pour des garçons pratiquants venant du mouvement yeschouroun³⁸ de Limoges. D'autres jeunes de l'OSE, enfants de familles juives pratiquantes étaient venus dans ce camp d'été d'un genre particulier où des enfants juifs mangeant cascher côtoyaient des paysans faisant chabrot. Ils étaient une cinquantaine de jeunes de 13 à 15 ans, en ce joli mois d'été.

Puis vint la rafle d'août 1942 : La plupart se retrouvèrent brusquement sans parents. Les enfants sont restés et la colonie devint une maison totalement improvisée. Margot Kahn et l'équipe de moniteurs assurèrent l'encadrement et Armand Rein l'intendance. Il fallait tout prévoir, l'eau, le chauffage, le ravitaillement et l'hiver approchait. La

³⁸ Mouvement de stricte observance d'origine alsacienne dont s'occupait Bô Cohn déjà à Strasbourg.

maison vétuste et exigüe ne se prêtait pas à cette fonction. Son isolement loin du village rendait les problèmes de ravitaillement presque insolubles. Les enfants n'avaient pas scolarisés à Ussac. Nous devions les occuper par des cours plus ou moins réguliers.

Le groupe a tenu jusqu'en avril 1943 date de la fermeture de la maison et de la dispersion des enfants à Saint-Paul en Chablais dans la zone italienne réputée plus sûre pour les Juifs.

Entre temps, un rabbin était monté à Ussac marier Armand et Jeannette.

Encart

Margot Kahn, la future femme de Jacques Cohn est originaire d'Ingwiller, un joli petit village alsacien. Pendant la guerre, la famille se réfugie à Blond en Haute-Vienne où elle restera jusqu'à la Libération. Lors d'un séjour à Périgueux, Margot fait la connaissance d'Andrée Salomon qui la recrute pour faire du secrétariat à l'Aide sociale israélite (ASI), l'organisation de secours mise sur pied par Joseph Weill et Lucien Crombach pour la population israélite évacuée en Dordogne, puis dans tous les départements d'accueil de la zone sud. Elle part, ensuite à Limoges suivre des cours de secrétariat ce qui lui permet de travailler pour Jacques Cohn qui habitait rue du Petit-Tour, tout près de l'internat. Elle-même était employée à taper les cours par correspondance qui étaient diffusés en 400 exemplaires dans tout le département.

En juillet 1942, Bô lui demande de venir le rejoindre à Ussac. C'est le seul adulte, il a 26 ans et elle à peine 20 ans, mais il doit partir en

résidence surveillée. Elle s'occupe de la maison jusqu'à sa fermeture. Elle est envoyée ensuite à Lyon pour travailler dans le circuit Garel. Blonde aux yeux bleus, elle convient parfaitement et devient une parfaite aryenne mais avec des faux papiers peu sécurisés. Elle parcourt le secteur de l'Ain à bicyclette pour cacher et visiter les enfants, placés sous un faux nom dans des familles ou dans des institutions non juives. Elle conduit plusieurs groupes d'enfants à la frontière suisse, ou à Toulouse d'où l'on espérait les faire passer en Espagne puis en Palestine

Basée à Lyon où elle logeait dans un petit appartement de la rue..., elle fabrique de manière artisanale des fausses cartes d'alimentation, en les trempant dans l'eau de javel.

A l'appel de Georges Garel, c'est elle qui réussit à sauver à la barbe des Allemands un petit garçon juif caché à l'Institut de sourds-muets de Villeurbanne par Madeleine Dreyfus, arrêtée entre temps. Avec une audace et un sang-froid remarquables, au détour d'une rue, elle le sort d'une colonne gardée par la Gestapo.

En mars 1944, Georges Garel lui demande d'aller inspecter la colonie d'Izieu afin de vérifier si les enfants placés par l'OSE ont bien été dispersés dans des familles rurales selon les instructions. Mais elle ne peut rencontrer Sabine Zlatin, absente ce jour-là et lui renouveler personnellement la consigne. La rafle organisée par Klaus Barbie intervient le mois suivant.

En septembre 1944, en plein bombardement de Lyon, qui coïncidait avec *Roshashana* (jour de l'an juif) elle s'était débrouillée pour que

tous les enfants de son secteur puissent passer les fêtes dans des familles juives. N'ayant pas le cœur de les ramener dans leurs caches respectives, elle cherche une maison qu'elle organise avec son amie de toujours Gaby Wolff à Oullins. Ce qui ne fut pas du goût de la direction de l'OSE qui les traitèrent d'irresponsables !

1943 : Un calme provisoire, la zone italienne

Les Lutins

73600 Moutiers Salins (Savoie)

Responsable : Henriette MALKIN

Encadrement : Jacqueline LEVY

Jacqueline Lévy s'occupait du groupe des adolescentes pendant quelques mois, puis repart à Paris.

Elle avait connu Andrée Salomon au camp de Rivesaltes où elle s'occupait d'un jardin d'enfants pour les orfugiés espagnols, recrutée à l'école Montessori de Vichy par l'Unitarian committee. Assistante volontaire, elle travaillait avec les autres oeuvres dont l'OSE.

En septembre 1943, avec le départ des Italiens et l'arrivée des Allemands, Henriette Malkin ferme la maison et part avec les enfants dans une maison du Secours suisse, juste à la frontière.

Home Miribel

Saint Gervais

73550 Megève (Savoie)

Saint-Gervais est un village de Savoie, dans la zone d'occupation italienne, transformé en centre d'assignation à résidence des Juifs, comme Megève et Saint-Martin de Vésubie.

Il a la particularité d'avoir une prise en charge collective de cette population par les œuvres juives elles-mêmes, coordonnées par un personnage issu de la mouvance sioniste (M J S), Joseph Kott. L'OSE avait pris en charge les questions médicales, ainsi que celles concernant les jardins d'enfants. Cette remarquable organisation fonctionna à plein de 1942 à septembre 1943, date du départ des Juifs étrangers de la région, suite à l'armistice italien.

Ce petit préventorium a reçu des enfants ayant des problèmes aux poumons ou des enfants sous-alimentés de manière totalement indépendante. Il s'agit de séjours de quelques mois par roulement, pris en charge par l'OSE.

Il s'agit d'un chalet à flancs de montagne où les enfants partaient en luges. Les rares souvenirs évoquent le froid et les colis partagés en commun.

La Chaumière

Vers Le Cret

74500 Saint Paul en Chablais (Haute Savoie)

Encadrement : Dr WEINMAN

WOLF

Famille Rein, voisins de Julien SAMUEL

Robert WEILL

Colonie d'Izieu

« Colonie des enfants réfugiés de l'Hérault »

Anciennement Villa Anne-Marie

Izieu

Mai 1943-6 avril 1944

Directrice : Sabine ZLATIN

Encadrement : Marcelle AIZENBERG

Léa FELDBLUM

Léon REIFMAN

Miron ZLATIN

Lucie FEIGER

Mina FRIEDLER

Cette maison ouverte à l'initiative de Sabine Chwast- Zlatin n'est pas à proprement parlé, une maison de l'OSE. Mais ce sont des enfants de l'OSE qui sont abrités là. Une centaine y fit un séjour plus ou moins long, 44 étaient présents lors de la rafle du 6 avril 1944. Aucun n'est revenu.

Le premier noyau est constitué par le groupe rescapé de la rafle d'août 1942 à Palavas qui était parti à Campestre, près de Lodève chez Madame Nichet. On y trouve Marcelle Aizenberg, Berthe Mering, Léon Reifman ainsi qu'une douzaine d'enfants.

Grâce à ses amis de la préfecture de l'Hérault³⁹, Sabine Zlatin qui avait démissionné de l'OSE , mais qui la soutient dans cette démarche, obtient l'appui du sous préfet de Belley Pierre-Marcel Witzer pour trouver un lieu sûr pour les enfants : une maison isolée à l'entrée du village d'Izieu dans le hameau de Léninaz. C'est un lieu bucolique et de leurs dortoirs à l'étage, les enfants ont une vue plongeante sur la vallée du Rhône entre les montagnes du Bugey et celles du Dauphiné. Outre les éducateurs de la maison, il y a deux amies de Sabine, les sœurs Pallarès et l'institutrice, Gabrielle Perrier qui fait sa première rentrée en octobre 1943, là-bas avec une classe unique répartie en cinq niveaux. Enfin, une partie des enfants est scolarisée au collège moderne de Belley sous leur vrai nom. Les plus grands ne sont pas scolarisés et s'adonnent aux travaux manuels avec Miron Zlatin. La colonie vit donc des moments paisibles en toute sécurité, du moins jusqu'en septembre 1943, date à laquelle les Allemands occupent la zone italienne.

Après l'arrestation du bureau de Chambéry, l'OSE ordonne la fermeture immédiate de toutes ses dernières maisons, celle d'Izieu reste en activité. Sabine Zlatin fait des démarches en février 1944 pour céder la maison au Service social d'Aide aux Emigrants. Elle prévoit de transférer les enfants dans l'Hérault. Le 2 avril, elle est à Montpellier pour organiser les départs. Le 6 avril, deux camions emportent les 44 enfants et les 6 adultes pour un voyage sans retour. Seule Léa Feldblum revient d'Auschwitz-Birkenau.

³⁹ Il s'agit de messieurs Benedetti et Fridrici

**Les Maisons subventionnées par l'OSE ou réservant des places aux enfants
de l'OSE**

Espere

46000 Espere (Lot)

Les Granges

23260 Crocq (Creuse)